PQ
1803
.D1
1806

U d'/of OTTAWA
39003003326104

CLERMONT-FERRAND,
TYPOGRAPHIE FERDINAND THIBAUD.

Universitas

ÉTUDE

SUR

LA BRUYÈRE

ET

MALEBRANCHE

PAR

Auguste DAMIEN

PROFESSEUR SUPPLÉANT DE LITTÉRATURE FRANÇAISE
A LA FACULTÉ DES LETTRES DE CLERMONT

PARIS

AUG. DURAND ET PEDONE LAURIEL, LIBRAIRES

Rue Cujas, 9 (ancienne rue des Grès)

1866

Université

PQ
1803
.D3
1866

ÉTUDE

SUR

LA BRUYÈRE & MALEBRANCHE

SOMMAIRE

De la morale. — De l'éducation. — De l'étude des langues. — De l'admiration pour les anciens. — Excès de l'admiration. — Rapprochements entre La Bruyère & divers écrivains. — Effets & excès de l'imagination. — De la conversation. — Des auteurs. — De la nouveauté. — Vues politiques de Malebranche & de La Bruyère. — Causes & effets de la hiérarchie sociale. — Résistance intéressée de l'homme à la vérité. — Mépris injuste de l'homme pour certains êtres. — Des passions. — Incompatibilité apparente de certaines passions. — De l'intérêt. — Influence des lieux & des climats. — De la vanité. — De la vanité & de la paresse. — De l'amour & de l'ambition. — De l'amour de la gloire. — Du stoïcisme. — Conclusion.

La Bruyère, en désignant Malebranche parmi les écrivains qui ont blâmé Montaigne, l'accuse de penser « [1] trop subtilement pour s'accommoder de pensées qui sont naturelles. » Il trouve sa « [2] philosophie subtile, idéale, vaine et inutile pour expliquer des

[1] *Des ouvrages de l'esprit*, XLIV (Éd. Walckenaer).

[2] *Des esprits forts*, XXIII.

choses qui » peuvent « être connues jusques à un certain point, et qui au delà sont inexplicables. » Quelle que soit la justesse de ces critiques, Malebranche a exercé sur La Bruyère une influence qu'on n'a pas encore remarquée [1]. Celui-ci a développé, résumé, contredit, modifié divers passages de celui-là. On le voit dès le début du livre des *Caractères*.

« Tout est dit, et l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent. Sur ce qui concerne les mœurs, le plus beau et le meilleur est enlevé ; l'on ne fait que glaner après les anciens et les habiles d'entre les modernes [2]. »

Longtemps auparavant Malebranche avait écrit : « [3] Il n'y a point de science qui ait tant de rapport à nous que la morale... Cependant il y a six mille

[1] Ont paru pour la première fois : La *Recherche de la vérité* de Malebranche, en 1675 ; son *Traité de morale*, en 1684 ; les *Caractères* de La Bruyère, en 1688. — [2] *Des ouvrages de l'esprit*, I.

[3] *Recherche de la vérité*, IV, 2. § 3. — « Si l'on juge par le passé de l'avenir, dit La Bruyère (*Des jugements*, VII), quelles choses nouvelles nous sont inconnues dans les arts, dans les sciences, dans la nature, et j'ose dire dans l'histoire ! quelles découvertes ne fera-t-on point ? quelles différentes révolutions ne doivent pas arriver sur toute la face de la terre dans les États et dans les empires ? Quelle ignorance est la nôtre, et quelle légère expérience que celle de six ou sept mille ans ! » Le même homme qui a vu par la pensée le champ en quelque sorte illimité qui est ouvert aux progrès de l'esprit humain, a repoussé avec une piquante énergie les contempteurs des anciens et accueilli avec une respectueuse reconnaissance les ouvrages de l'antiquité sur les mœurs.

ans qu'il y a des hommes, et cette science est encore fort imparfaite. »

Plein d'un dédain raisonné pour les doctrines de la philosophie ancienne, Malebranche est moins sensible aux beautés littéraires des écrivains de l'antiquité qu'aux découvertes de la science moderne. Son génie, tout fécond qu'il est, ne tient pas un compte suffisant de l'étude des lettres et des lois auxquelles est soumise la culture de l'âme humaine. Il a cela de commun avec certains esprits, que l'amour de la vérité scientifique rend exclusifs et éloigne de tout ce qui est en dehors de son domaine. Son système d'éducation, contraire à celui que l'expérience des siècles a consacré, devance à certains égards [1] l'*Émile* de Rousseau. Des principes vrais s'y mêlent à des paradoxes.

Il prescrit de « ne point charger la mémoire des enfants de mille faits peu utiles, mais de leur faire clairement comprendre les principes certains des sciences solides, de les accoutumer à contempler les idées claires, et surtout à distinguer l'âme du corps[2]. »

[1] Livre II : « On sera surpris que je compte l'étude des langues au nombre des inutilités de l'éducation ; mais on se souviendra que je ne parle ici que des études du premier âge; et, quoi qu'on puisse dire, je ne crois pas que jusqu'à l'âge de douze ou quinze ans, nul enfant (les prodiges à part) ait jamais vraiment appris deux langues. »

[2] *Traité de morale*, IIe partie, 10, § 10, 11, 13, 14, 15.

Comme « on meurt à dix ans aussi bien qu'à cinquante ou à soixante, » il se demande « ce que deviendra à la mort un enfant dont le cœur se trouvera déjà corrompu, à quoi lui servira dans l'autre monde de savoir parfaitement la géographie de celui-ci, et dans l'éternité les époques du temps. »

Les sciences de mémoire lui paraissent confondre l'esprit, troubler les idées claires et inspirer naturellement de l'orgueil; « car l'âme se grossit et s'étend, pour ainsi dire, par la multitude des faits dont on a la tête pleine. » Ce n'est pas qu'il méprise « absolument [1] » l'histoire, mais il n'en permet l'étude que « lorsqu'on se connaît soi-même, sa religion, ses devoirs; lorsqu'on a l'esprit formé, et que par là on est en état de discerner, du moins en partie, la vérité de l'histoire des imaginations de l'historien. »

Il ne permet d'étudier les langues que « lorsqu'on est assez philosophe pour savoir ce que c'est qu'une langue, lorsqu'on sait bien celle de son pays, lorsque le désir de savoir les sentiments des anciens nous inspire celui de savoir leur langage, parce qu'alors on apprend en un an ce qu'on ne peut sans ce désir apprendre en dix. Il faut être homme, Chrétien, Français, avant que d'être grammairien, poète, historien, étranger. »

[1] *Recherche de la vérité*, I, 3.

Il plaint les pauvres enfants qu'on élève « comme des citoyens de l'ancienne Rome et qui en auront le langage et les mœurs, » qui savent par cœur « les termes mystérieux et inintelligibles d'Aristote le discoureur, » qui peuvent « également soutenir l'erreur et la vérité, sans les discerner l'une de l'autre. »

Le passage suivant de La Bruyère est la réfutation d'une partie de ce système : « [1] L'on ne peut guère charger l'enfance de la connaissance de trop

[1] *De quelques usages*, LXXI. — Montaigne, dans son admirable chapitre *de l'institution des enfants* (*Essais*, I, 25), a inspiré Malebranche et l'auteur d'*Émile*, comme il a été lui-même guidé par Rabelais (*Gargantua*, II, 23, et *Pantagruel*, II, 8), lorsqu'il a recommandé d'exercer le corps aussi bien que l'esprit de l'enfant, lorsqu'il a dit que « sa leçon se fera tantôt par devis, tantôt par livre, » lorsqu'il a passé en revue les connaissances qui lui sont nécessaires. Il veut « former non un grammairien ou un logicien, mais un gentilhomme » (traduisez un *homme* dans le langage de Malebranche et de Rousseau). « Que notre disciple, dit-il, soit bien pourveu de choses, les parolles ne suyvront que trop : il les traisnera, si elles ne veulent suyvre. » Cependant le charmant récit que fait Montaigne de la manière dont il apprit les langues, à commencer par le latin, et dont il se forma l'esprit par ses lectures, justifie de tout point la théorie de La Bruyère sur l'étude des langues et sur l'âge auquel on doit l'entreprendre. Est-il possible d'ailleurs de ne pas se pourvoir de choses, comme le veut Montaigne, en même temps qu'on se pourvoit de mots? Rabelais sert aussi à justifier La Bruyère. Voyez dans quel ordre il présente les objets qu'on doit connaître successivement. « Mon fils, écrit le bon Gargantua à Pantagruel, je t'admoneste que employes ta jeunesse a bien proufficter en estude et en vertus..... J'entends et veulx que tu apprennes les langues parfaictement....; qu'il n'y ait hystoire que tu ne tiennes en memoire

de langues... : elles sont utiles à toutes les conditions des hommes, et elles leur ouvrent également l'entrée ou à une profonde ou à une facile et agréable érudition. Si l'on remet cette étude si pénible à un âge un peu plus avancé, et qu'on appelle la jeunesse, ou l'on n'a pas la force de l'embrasser par choix, ou l'on n'a pas celle d'y persévérer ; et si l'on y persévère, c'est consumer à la recherche des langues le même temps qui doit être consacré à l'usage que l'on en doit faire ; c'est borner à la science des mots un âge qui veut déjà aller plus loin et qui demande des choses ; c'est au moins avoir perdu les premières et les plus belles années de sa vie. Un si grand fonds ne se peut bien faire que lorsque tout s'imprime dans l'âme naturellement et profondément ; que la mémoire est neuve, prompte et fidèle ; que l'esprit et le cœur sont encore vides de passions, de soins et de désirs. »

Ces idées, immortelles comme le bon sens et l'expérience, ont besoin d'être rappelées à toutes les époques et particulièrement à la nôtre. Elles se modifient, il est vrai, d'âge en âge, pour s'approprier

presente..... Des arts liberaulx, geometrie, arithmeticque et musicque, je t'en donnay quelque goust quand tu estoys encores petit en l'eage de cinq à six ans : poursuys le reste..... Du droict civil, je veulx que tu sçaiches par cueur les beaulx textes, et me les conferes avecques philosophie, etc. » Rabelais a daté cette lettre *de Utopie*. Que d'idées pourtant en sont praticables et ne sont peut-être pas encore assez mises en pratique !

aux formes incessamment renouvelées des sociétés humaines ; mais ces modifications ne peuvent jamais changer les lois les plus élémentaires du développement de notre esprit.

La Bruyère a vu d'un coup d'œil aussi pénétrant que ferme ce qu'on doit attendre de l'étude des langues, qui « sont la clef ou l'entrée des sciences, et rien de plus [1]. » Comme Malebranche, il a critiqué l'abus de cette étude. Celui-ci s'était demandé pourquoi « il y a des personnes qui passent toute leur vie à lire des livres « écrits dans des langues étrangères, obscures et corrompues, et par des auteurs sans goût et sans intelligence [2] ; » celui-là raille les gens qui passent leur vie à déchiffrer « les idiomes les plus inutiles, avec les caractères les plus bizarres et les plus magiques [3]. » Pour lui, « il ne s'agit point si les langues sont anciennes ou nouvelles, mortes ou vivantes, mais si elles sont grossières ou polies, si les livres qu'elles ont formés sont d'un bon ou d'un mauvais goût [4]. »

En signalant la passion de l'homme qui étudie toutes sortes de langues, Malebranche remonte au motif qui le fait agir et le trouve dans le désir qu'a ce faux savant de s'élever au-dessus des autres hommes. La Bruyère, en traitant le même sujet, laisse à son

[1] *Des jugements*, XIX. — [2] *Recherche de la vérité*, IV, 7. — [3] *De la mode*, II. — [4] *Des jugements*, XIX.

lecteur le soin d'expliquer la passion de ceux qui plient sous le faix des mots, « pendant que leur esprit reste vide[1]. » Il se borne à la peindre des couleurs les plus vives. L'un est un philosophe, l'autre un moraliste.

Cette différence se fait bien sentir dans la manière dont ils ont tourné en ridicule certains amateurs de l'antiquité. *Hermagoras* « n'a jamais vu et ne verra point Versailles, mais il a presque vu la tour de Babel et il en compte les degrés ; il entend dire que le roi jouit d'une santé parfaite et il se souvient à ce propos que Thetmosis, un roi d'Egypte, était valétudinaire[2]. »

Rien de plus spirituel et de plus original que le portrait d'*Hermagoras*. Nul doute pourtant que la lecture de Malebranche n'en ait donné l'idée à La Bruyère.

Malebranche, à propos des faux savants qu'agite « l'esprit de polymathie, » arrive à ceux qui « font gloire de savoir les histoires les plus anciennes et les plus rares. »

« Ils ne savent pas, dit-il[3], la généalogie des princes qui règnent présentement, et ils recherchent avec soin celle des hommes qui sont morts il y a quatre mille ans..... Ils ne connaissent pas même

[1] *De la mode*, II. — [2] *De la société et de la conversation*, LXXIV. — [3] *Recherche de la vérité*, IV, 7.

leurs propres parents : mais si vous le souhaitez, ils vous apporteront plusieurs autorités pour vous prouver qu'un citoyen romain était allié d'un empereur, etc. » La Bruyère s'est approprié les critiques de son devancier par le tour piquant et concis qu'il leur a donné.

Les deux écrivains ont parlé de la manie des citations, mais ici encore La Bruyère a réuni en un vivant portrait les observations de Malebranche. Celui-ci avait dit : « Il n'y a que la fausse érudition et l'esprit de polymathie qui ait pu rendre les citations à la mode..... Il est contraire au sens commun d'apporter un grand passage grec pour prouver que l'air est transparent, parce que c'est une chose connue à tout le monde ; de se servir de l'autorité d'Aristote pour nous faire croire qu'il y a des intelligences qui remuent les cieux, parce qu'il est évident qu'Aristote n'en pouvait rien savoir [1]. »

La Bruyère, au lieu de raisonner sur cette idée, la met en action. « *Hérille*, soit qu'il parle, qu'il harangue ou qu'il écrive, veut citer : il fait dire au prince des philosophes que le vin enivre et à l'orateur romain que l'eau le tempère. S'il se jette dans la morale, ce n'est pas lui, c'est le divin Platon qui assure que la vertu est aimable, le vice odieux, etc. [2] »

[1] *Recherche de la vérité*, IV, 8, § 3. — [2] *Des jugements*, LXIV. - *De la société et de la conversation*, LXXIII.

Si l'on compare Malebranche et La Bruyère dans ce qu'ils ont écrit des grands, on trouvera plus de marques d'une perspicacité sagace et curieuse dans les caractères du peintre des mœurs de son siècle, mais on admirera un coup d'œil d'ensemble plus étendu dans les pages où Malebranche[1] montre les effets produits par la prévention en faveur des grands, soit qu'il parle des révolutions religieuses que leur influence a causées en Angleterre, en Allemagne, en Suède, en Danemark, soit qu'il peigne les courtisans d'Alexandre et de Denys le tyran penchant la tête et s'appliquant à la géométrie pour imiter leurs maîtres, soit qu'à propos des gens de cour qui en Ethiopie, se rendaient boiteux et difformes, ou même se donnaient la mort, pour se rendre semblables à leurs souverains, il fasse remarquer la prévention des Français, qui trouvent bizarre tout ce qui contrarie leurs usages, et qui se montrent à leur tour si singuliers dans leurs coutumes et dans leurs modes.

La Bruyère[2] a spirituellement rendu quelques-unes de ces idées, quand il a montré le ridicule de certains usages accrédités parmi nous, quand il les a opposés

[1] *Recherche de la vérité*, II, 3e partie, 2.

[2] *Des jugements*, XXII, XXIII, XXIV. - *De quelques usages*, LXXIII. - *Des biens de fortune*, LXXI.— Comparez Montaigne, *Essais*, I, 30— Montesquieu, *Lettres persanes*, XXX : « Ah! ah! monsieur est Persan! c'est une chose bien extraordinaire! Comment peut-on être Persan? »

à certaines habitudes des Siamois, et d'autres peuples qui nous semblent barbares, quand il a représenté en un tableau où tout vit, agit et respire, les grands de la cour de Versailles qui « forment un vaste cercle autour de l'autel de leur dieu, ont les faces élevées vers leur roi, et paraissent l'adorer pendant que ce prince adore Dieu [1]. »

Quelques lignes de Descartes sur les excès de l'admiration contiennent, comme en un germe fécond, tous les développements de Malebranche et de La Bruyère sur les manies des faux savants et des curieux. « Lorsque l'admiration est excessive, dit Descartes, et qu'elle fait qu'on arrête seulement son attention sur la première image des objets qui se sont présentés, sans en acquérir d'autre connaissance, elle laisse après soi une habitude qui dispose l'âme à s'arrêter en même façon sur tous les autres objets qui se présentent, pourvu qu'ils lui paraissent tant soit peu nouveaux. Et c'est ce qui fait durer la maladie de ceux qui sont aveuglément curieux, c'est-à-dire qui recherchent les raretés seulement pour les admirer, et non point pour les connaître [2]. »

Tout ce que Malebranche et La Bruyère ont mis en œuvre pour expliquer et peindre les excès de nos inclinations et de nos passions, a été vu en grand par le génie pénétrant de Descartes. C'est en marchant

[1] *De la cour*, LXXIV. — [2] *Les Passions de l'âme*, 78.

sur ses traces que Malebranche a dit : « Les hommes ne sont pas faits pour examiner toute leur vie les moucherons et les insectes. » — « Il est vrai qu'il n'y a pas grand danger pour la vérité que des gens aiment les médailles, les armes et les habillements des anciens..... Mais on ne peut souffrir que l'admiration pour l'antiquité se rende maîtresse de la raison [1]. » C'est en s'inspirant de la pensée de Descartes que La Bruyère a peint de verve ce fleuriste qui admire ses tulipes, tandis que « Dieu et la nature sont en tout cela ce qu'il n'admire point ; » ce curieux qui se borne à savoir d'une médaille « le *fruste*, le *flou* et la *fleur de coin ;* » cet amateur d'insectes qui « est plongé dans une amère douleur, » parce qu'il vient de voir expirer une chenille, « et quelle chenille ! [2] »

Un cartésien presque entièrement oublié, Antoine Le Grand [3], a tiré de la pensée de Descartes sur les excès de l'admiration une assez jolie critique, dont La Bruyère a profité à la façon de Molière, prenant son bien partout où il le trouvait. La voici :

« Quel épamissement [4] de joie [les fleuristes] ne témoignent-ils pas, quand leur jardin leur a fait une fleur nouvelle, qu'une tulipe a bien marqué, qu'une animonde [5] a doublé à proportion, et qu'un œillet a

[1] *Recherche de la vérité*, IV, 7. - V, 7. — [2] *De la mode*, II. — [3] *Les Caractères de l'homme sans passions*, IIe partie, 4e discours. Paris, 1663, in-12. — [4] (*Sic*). — [5] (*Sic*).

mêlé agréablement le sang et le lait parmi ses feuilles! Mais aussi quel déplaisir ne conçoivent-ils pas, quand les vers ont troué un oignon dans une planche, que le soleil a desséché une plante dans un violier, que le vent ou le froid a fait mourir un arbrisseau contre la muraille? On les voit aussi affligés de leur perte que de celle d'un royaume, et je ne sais s'ils ne préféreraient pas la mort du plus cher d'un de leurs amis à celle d'une tulipe ou d'une animonde. »

Une étude sur le parti que La Bruyère a tiré de livres qu'on ne lit plus de nos jours pourrait offrir un certain intérêt. Il a parfois résumé des traités entiers en peu de pages ou en quelques lignes. Tels sont les *Entretiens* de l'avocat Guéret *sur l'éloquence de la chaire et du barreau* [1], dont il a rassemblé les idées essentielles dans le parallèle qu'il a terminé par ces mots : « Il est plus aisé de prêcher que de plaider, et plus difficile de bien prêcher que de bien plaider [2]. » Tel est encore peut-être l'ouvrage [3] qui parut un an après les *Femmes savantes*, sous ce titre : *De l'égalité des deux sexes, discours physique et moral où l'on voit l'importance de se défaire des préjugés*. On y dit [4] que l'esprit n'a point de sexe, que les deux sexes ont un droit égal sur les sciences, que les femmes sont capables de les enseigner

[1] Paris, 1666, in-12. — [2] *De la chaire*, XXVI. — [3] Paris, 1673, in-12 (par Poullain de la Barre). — [4] P. 109-176, *passim*.

toutes, capables des dignités ecclésiastiques et des charges de judicature, capables d'être générales d'armée, capables aussi bien que les hommes des différents emplois de la société. Philaminte ne poussait vraiment ses prétentions ni si loin, ni si haut, lorsqu'elle s'indignait qu'on bornât à des futilités les talents des femmes, et qu'on leur fermât la porte *aux sublimes clartés*[1].

La Bruyère n'a eu garde de prendre au sérieux la plupart des conclusions de ce livre aussi bizarre que médiocre, mais il en a, de même que Malebranche, adopté quelques idées justes, celle-ci, par exemple, « que les femmes sont imaginatives et spirituelles[2]. »

« C'est aux femmes, dit Malebranche[3], à décider des modes, à juger de la langue, à discerner le bon air et les belles manières. Elles ont plus de science, d'habileté et de finesse que les hommes sur ces choses. Tout ce qui dépend du goût est de leur ressort, mais, pour l'ordinaire, elles sont incapables de pénétrer les vérités un peu difficiles à découvrir. » Il attribue l'insuffisance de leur esprit pour l'étude des sciences à la délicatesse des fibres de leur cerveau, mais il reconnaît qu'il y a « des femmes savantes, des femmes capables de tout, et qu'il se trouve au

[1] *Les femmes savantes*, III, 2. — [2] P. 178-181. — [3] *Recherche de la vérité*, II, 2e partie, 1, § 1.

contraire des hommes incapables de rien pénétrer et de rien exécuter. »

L'auteur des *Caractères* proclame la supériorité des femmes sur les hommes dans l'art « de rendre délicatement une pensée qui est délicate [1], » mais il compte parmi les causes qu'il assigne à leur ignorance, « ou la faiblesse de leur complexion, ou une certaine légèreté qui les empêche de suivre de longues études, ou un éloignement naturel des choses pénibles et sérieuses [2]. » C'est, sous une forme moins rigoureusement philosophique, un ensemble d'idées analogues à celles de Malebranche.

Plusieurs autres analogies entre les deux écrivains s'expliquent par l'influence de Descartes, leur maître commun. Sans parler de son action sur Malebranche, qui est manifeste et continuelle, on ne doit pas oublier que La Bruyère a dit, après Descartes, que « l'on n'a guère vu, jusques à présent, un chef-d'œuvre d'esprit qui soit l'ouvrage de plusieurs [3]; » qu'il a résumé ses doctrines sur Dieu et sur l'immortalité de l'âme [4]; qu'il a partagé ses vues sur la politique qui s'en tient à ce qu'elle trouve établi dans

[1] *Des ouvrages de l'esprit*, XXXVII. — [2] *Des femmes*, XLIX.

[3] *Des ouvrages de l'esprit*, IX. - Descartes, *Discours de la méthode*, 2e partie : « Souvent il n'y a pas tant de perfection dans les ouvrages composés de plusieurs pièces, et faits de la main de divers maîtres, qu'en ceux auxquels un seul a travaillé. »

[4] Descartes et La Bruyère, *passim*.

un gouvernement quelconque ; qu'il a développé ses idées sur la générosité, l'humilité vertueuse, l'humilité vicieuse, le mérite personnel, l'amour, l'amitié, la haine, le désir, l'estime, le mépris, le dédain, la moquerie, la pitié, la jalousie, l'envie, l'émulation, la reconnaissance, l'ingratitude, l'irrésolution, la satisfaction de soi-même, soit dans des maximes, soit dans des caractères[1] tels qu'*Arsène* ou l'admirateur de sa propre personne, *Philémon* ou le fat somptueux, *Mopse* ou l'indiscret, *Ménippe* ou l'oiseau paré de divers plumages, *Arrias* ou l'homme universel, *Théodecte* ou le fat insolent, *Troïle* ou le parasite despote, *Eutiphron* ou le riche égoïste, *Cydias* ou le pédant bel esprit, *Clitiphon* ou l'important, *Brontin* ou le faux dévot, *Giton* ou le riche qui se croit tout dû et tout permis, *Phédon* ou le pauvre, *Théophile* ou celui qui veut gouverner les grands, *Téléphon* ou le riche en faveur, *Aristarque* ou le bienfaisant par ostentation, *Pamphile* ou le grand infatué de lui-même, *Onuphre* ou le dévot hypocrite de cour. Joignez à tout cela[2] les parallèles entre l'amour et l'amitié, entre la jalousie et l'émulation, le ta-

[1] *Des ouvrages de l'esprit*, XXIV. - *Du mérite personnel*, XXVII, XXVIII, XL. - *De la société et de la conversation*, IX, XII, XIII, XXIV, LXXV. - *Des biens de fortune*, XII, XXX, LXXXIII. - *Des grands*, XV, XX, XLV, L. - *De la mode*, XXIV.

[2] *Du cœur*, III. - *De l'homme*, LXXXV. - *Des femmes*, LXXXII. - *Des jugements*, XXVIII.

bleau de la dévorante passion d'*Émire*, la ravissante peinture des qualités d'*Artenice*, mille pensées ou fines ou délicates ou profondes répandues dans tout le livre de La Bruyère, et, en particulier, dans les chapitres *du mérite personnel, des femmes, du cœur, de la société et de la conversation, de l'homme, des jugements.*

Descartes [1] affirme que « toutes les âmes que Dieu met en nos corps ne sont pas également nobles et fortes, » mais il tient pour certain que « la bonne institution sert beaucoup pour corriger les défauts de la naissance. » De même, La Bruyère [2] croit que si « c'est un excès de confiance dans les parents d'espérer tout de la bonne éducation de leurs enfants, c'est aussi une grande erreur de n'en rien attendre et de la négliger ; » que « quand il serait vrai que l'éducation ne donne point à l'homme un autre cœur et une autre complexion, elle ne lui est pas inutile ; » que « si certains hommes ne vont pas dans le bien jusques où ils pourraient aller, c'est par le vice de leur première instruction. »

Les théories de Malebranche sur les inclinations de l'esprit et sur les passions de l'âme, développement original et riche des idées de Descartes, pourraient donner lieu à de nombreux rapprochements

[1] *Les Passions de l'âme*, 161.

[2] *Des jugements*, LXXXIV, LXXXV. - *De l'homme*, CLII.

avec les *Caractères* de La Bruyère. Bornons-nous à un seul.

« Le superbe[1] est un homme riche et puissant, qui a un grand équipage, qui mesure sa grandeur par celle de son train, et sa force par celle des chevaux qui tirent son carrosse ; le faux humble, ayant le même esprit et les mêmes principes, est un misérable, pauvre, faible et languissant, et qui s'imagine qu'il n'est presque rien, parce qu'il ne possède rien. »

Ne reconnaît-on pas dans ce double portrait les caractères de *Philémon* et de *Phédon* ? L'un[2] est celui que La Bruyère apostrophe ainsi : « Tu te trompes, Philémon, si avec ce carrosse brillant, ce grand nombre de coquins qui te suivent, et ces six bêtes qui te traînent, tu penses que l'on t'en estime davantage : l'on écarte tout cet attirail qui t'est étranger, pour pénétrer jusques à toi, qui n'es qu'un fat. » L'autre[3] est celui qui « n'occupe point de lieu, » qui « ne tient point de place, « car « il est pauvre. »

Des réflexions de Malebranche sur les enfants ont pu suggérer à La Bruyère l'idée de ses observations intéressantes sur le même sujet.

« Les plus petits enfants[4], dit-il, ont de la raison

[1] *Recherche de la vérité*, v, 7. — [2] *Du mérite personnel*, XXVII. — [3] *Des biens de fortune*, LXXXIII.

[4] *Recherche de la vérité*, II, 1re partie, 8, § 2. — Puisque la philosophie est celle qui nous instruit à vivre, et que l'enfance y a

aussi bien que les hommes faits, quoiqu'ils n'aient pas d'expérience : ils ont aussi les mêmes inclinations, quoiqu'ils se portent à des objets bien différents. » Comme il l'a justement remarqué, « une pomme et des dragées font des impressions aussi profondes dans le cerveau d'un enfant que les charges et les grandeurs en font dans celui d'un homme de quarante ans. »

La Bruyère [1] a écrit à son tour : « Les enfants sont déjà des hommes. » — « Qui doute que les enfants ne conçoivent, qu'ils ne jugent, qu'ils ne raisonnent conséquemment ? Si c'est seulement sur de petites choses, c'est qu'ils sont enfants et sans une longue expérience. » — « Il faut [2] aux enfants les verges et la férule ; il faut aux hommes faits une

sa leçon comme les aultres aages, pourquoy ne la luy communique-l'on? » (Montaigne, *Essais*, I, 25). Cette philosophie est celle où l'on peut arriver, comme il le dit dans sa langue pittoresque, « par des routes ombrageuses, gazonnées et doux-fleurantes. »

[1] *De l'homme*, L, LVIII, CLIV. — Le Traité de Fénelon sur l'éducation des filles parut dès 1687. La Bruyère a pu en profiter dans les réflexions sur les enfants dont il a enrichi la quatrième édition de ses *Caractères*, en 1689. Il y a peut-être puisé son idée sur la pénétration avec laquelle les enfants savent trouver l'endroit faible de leur maître. (*De l'homme*, LIV.) — Cf. Fénelon, *de l'Éducation des filles*, chap. V.

[2] Voir Pascal, *Pensées*, art. III, 3 (Éd. Havet) : « Nos magistrats ont bien connu ce mystère. Leurs robes rouges, leurs hermines, dont ils s'emmaillottent en chats fourrés, les palais où ils jugent, les fleurs de lis, tout cet appareil auguste était fort nécessaire, etc. »

couronne, un sceptre, un mortier, des fourrures, des faisceaux, des timbales, des hoquetons. »

« Il arrive souvent, dit Malebranche, que des inconnus qui n'ont aucune réputation, et pour lesquels nous ne sommes prévenus d'aucune estime, ont une telle force d'imagination, et par conséquent des expressions si vives et si touchantes, qu'ils nous persuadent sans que nous sachions ni pourquoi, ni même de quoi nous sommes persuadés... Or cette persuasion imaginaire ne peut venir que d'un esprit visionnaire qui parle vivement sans savoir ce qu'il dit, et qui tourne ainsi les esprits de ceux qui l'écoutent, à croire fortement sans savoir ce qu'ils croient [1]. »

Il donne des exemples de la manière dont les hommes s'abusent et sont abusés.

« Ils n'examinent point si ce qu'on leur dit est possible. Il n'y a qu'à leur promettre des choses extraordinaires, comme la réparation de la chaleur naturelle, de l'*humide radical*, des esprits *vitaux*, ou d'autres choses qu'ils n'entendent point, pour exciter leur vaine curiosité et pour les préoccuper [2]. »

La Bruyère lit ces passages, est frappé de leur justesse, et, quelque piquants qu'ils soient déjà, y ajoute un nouveau sel, en même temps qu'il les dégage de leurs explications philosophiques, qu'il les

[1] *Recherche de la vérité*, II, 3e partie, 2.

[2] *Recherche de la vérité*, IV, 4, § 2.

applique aux mœurs de son temps, et qu'il leur donne un caractère de causticité qui lui est propre. Il peint la vogue subite de gens inconnus dans les cours et auprès des grands, il l'oppose à la peine qu'ont les gens de mérite à en approcher, il égaie, étend et diversifie son sujet dans le joli portrait de *Carro Carri*, qui « débarque avec un prompt remède, » et qui « de spécifique qu'il était contre la colique, guérit de la fièvre quarte, de la pleurésie, de l'hydropisie, de l'apoplexie, de l'épilepsie. » Entraîné par la verve de sa critique, qui n'épargne ni le charlatan, ni ses dupes, il s'adresse au célèbre Fagon, il loue son habileté à guérir « les maladies les plus obscures et les plus invétérées, mais il finit par lui dire avec le pénétrant accent d'un observateur profond du cœur humain : « N'attentez pas sur celles de l'esprit, elles sont incurables. Laissez à *Corrine*, à *Lesbie*, à *Canidie*, à *Trimalcion* et à *Carpus*, la passion ou la fureur des charlatans[1]. »

Un souffle du génie railleur de Molière circule dans quelques lignes où Malebranche[2] a parlé des médecins qui essaient d'éblouir leurs clients tantôt par du latin, tantôt par du grec, selon les gens à qui ils s'adressent. On le remarque surtout dans le passage où il dit[3] : « Je veux même croire que cette règle gé-

[1] *De la cour*, XVI. - *Des grands*, XIII. - *De quelques usages*, LXVIII. — [2] *Recherche de la vérité*, IV, 4, § 2. — [3] *Recherche de la vérité*, treizième éclaircissement.

nérale : Qu'il faut mourir dans les formes, est plus sûre pour le commun des hommes que celles que je pourrais établir pour la conservation de leur vie. » La pensée de La Bruyère sur les médecins n'est pas plus finement ironique. « Il y a longtemps que l'on improuve les médecins et que l'on s'en sert... Tant que les hommes pourront mourir et qu'ils aimeront à vivre, le médecin sera raillé et bien payé [1]. »

Parmi les excès de l'imagination qui n'ont échappé ni à Malebranche, ni à La Bruyère, figure la croyance aux magiciens et aux sorciers.

Le premier [2] a consacré plusieurs pages d'une

[1] *De quelques usages*, LXV. — Malebranche a parlé des directeurs de conscience, en même temps que des médecins. Il leur a demandé (treizième éclaircissement de la *Recherche de la vérité*), ainsi que La Bruyère (*Des femmes*, XXII), la science de la religion, le respect de l'Évangile et la connaissance de l'homme, qualités que ne possédaient pas, s'il en faut croire La Bruyère, tous les directeurs alors en vogue auprès des grandes dames.

> ... Les grands directeurs pour leurs dévots emplois,
> Ne veulent s'attacher qu'à des dames de choix.
>
> .....
>
> La direction faite, on parle de nouvelles,
> Sans jamais oublier le secret des ruelles.

L. Petit, *Discours satiriques et moraux ou satires générales*. Rouen, 1686, in-12, satire XII. Ce livre parut deux ans avant la première édition des *Caractères* de La Bruyère.

[2] *Recherche de la vérité*, II, 3e partie, 6, § 1. — Montaigne (*Essais*, III, 11) a donné à Malebranche l'idée de cette analyse. Voir sur le même sujet Montesquieu (*Esprit des lois*, XII, 5) et Voltaire, *passim*.

analyse très-curieuse à décrire comment les sorciers peuvent se faire illusion à eux-mêmes, avant d'induire les autres en erreur.

Le second [1] a resserré en un court espace l'intéressant développement de son devancier.

« Un homme du peuple, à force d'assurer qu'il a vu un prodige, se persuade faussement qu'il a vu un prodige. »

« Que penser de la magie et du sortilége? La théorie en est obscure, les principes vagues, incertains, et qui approchent du visionnaire; mais il y a des faits embarrassants, affirmés par des hommes graves qui les ont vus, ou qui les ont appris de personnes qui leur ressemblent. Les admettre tous ou les nier tous paraît un égal inconvénient; et j'ose dire qu'en cela, comme dans toutes les choses extraordinaires, il y a un parti à trouver entre les âmes crédules et les esprits forts. »

Ni Malebranche ni La Bruyère ne sont allés jusqu'à nier en principe la magie et le sortilége; mais ils ont voulu prémunir les esprits faibles contre les effets d'une aveugle crédulité, qui a fait des dupes et des victimes jusque dans le cours du dix-huitième siècle. « C'est avec raison, dit Malebranche [2], que plusieurs parlements ne punissent point les sorciers;

[1] *De quelques usages*, IV, LXX.

[2] *Recherche de la vérité*, II, 3e partie, 6, § 1.

il s'en trouve beaucoup moins dans les terres de leur ressort ; et l'envie, la haine et la malice des méchants ne peuvent se servir de ce prétexte pour perdre les innocents. »

La conversation, avec ses qualités et ses défauts, est un des sujets qui ont successivement occupé les deux écrivains que nous étudions.

« Il semble, dit Malebranche, que l'âme s'étende en se répandant dans les cœurs, et qu'elle se répète et se pare de la gloire qui environne nos amis... Ceux qui veulent se faire aimer, et qui ont bien de l'esprit, en doivent faire part aux autres. Qu'ils fassent si bien valoir les bonnes choses que les autres disent en leur présence, qu'avec eux chacun soit content de soi-même[1]. »

« L'esprit de la conversation, écrit La Bruyère, consiste bien moins à en montrer beaucoup qu'à en faire trouver aux autres ; celui qui sort de votre entretien content de soi et de son esprit, l'est de vous parfaitement[2]. »

« La raillerie même, dit Malebranche[3], réjouit les hommes, lorsqu'ils sentent bien qu'elle n'est pas capable de les offenser. L'homme aime naturellement l'exercice de l'esprit, lorsqu'il en a, aussi bien que celui du corps, lorsqu'il a de la vigueur. La résis-

[1] *Traité de morale*, 2e partie, 13, § 1. — [2] *De la société et de la conversation*, XVI. — [3] *Traité de morale*, 2e partie, 13, § 4.

tance qu'il fait, les victoires qu'il remporte, lui rendent témoignage de sa force et de son excellence, et la font paraître aux autres; et cela lui donne en lui-même une secrète complaisance. Car enfin le mouvement nous réjouit et nous anime; et tel qui nous contredit mal à propos, nous choque moins que celui qui ne nous donne aucun sujet de faire montre des qualités que nous admirons sottement en nous, et que nous souhaitons que les autres admirent. »

La Bruyère s'est contenté de résumer en ces termes la fine et profonde analyse de Malebranche : « Il y a de petits défauts que l'on abandonne volontiers à la censure, et dont nous ne haïssons pas à être raillés : ce sont de pareils défauts que nous devons choisir pour railler les autres[1]. »

« Il faut bien prendre garde, dit Malebranche[2], à tempérer de telle manière la sensibilité de ses expressions, que l'on ne fasse que rendre l'esprit plus attentif. Il n'y a rien de si beau que la vérité : il ne faut pas prétendre qu'on la puisse rendre plus belle en la fardant de quelques couleurs sensibles qui n'ont rien de solide et qui ne peuvent charmer que fort peu de temps. On ne doit pas la revêtir de tant d'éclat et de brillant, que l'esprit s'arrête davantage à ses ornements qu'à elle-même : ce serait la traiter comme

[1] *De la société et de la conversation*, LV.

[2] *Recherche de la vérité*, VI, 1re partie, 3.

certaines personnes que l'on charge de tant d'ornements et de pierreries qu'elles paraissent enfin la partie la moins considérable du tout qu'elles composent avec leurs habits. Il faut revêtir la vérité comme les magistrats de Venise, qui sont obligés de porter une robe et une toque toute simple qui ne fait que les distinguer du commun des hommes, afin qu'on les regarde au visage avec attention et avec respect, et qu'on ne s'arrête pas à leur chaussure. » Jamais peut-être on n'a parlé avec plus d'imagination contre l'excès et l'abus de cette faculté.

« Il ne faut pas, dit La Bruyère [1], qu'il y ait trop d'imagination dans nos conversations ni dans nos écrits ; elle ne produit souvent que des idées vaines et puériles, qui ne servent point à perfectionner le goût et à nous rendre meilleurs : nos pensées doivent être prises dans le bon sens et la droite raison, et doivent être un effet de notre jugement. » On retrouve bien ici l'esprit pratique de l'écrivain qui a dit [2] : « On ne doit parler, on ne doit écrire, que pour l'instruction ; et s'il arrive que l'on plaise, il ne faut pas néanmoins s'en repentir, si cela sert à insinuer et à faire recevoir les vérités qui doivent instruire. » Malebranche se tient plus que La Bruyère dans le domaine des idées théoriques ; il est plus abs-

[1] *De la société et de la conversation*, XVII.

[2] *Les caractères ou les mœurs de ce siècle.*

trait, et toutefois il sait au besoin animer et colorer ses abstractions.

Montaigne et La Rochefoucauld [1] ont remarqué avant eux un des inconvénients les plus ordinaires des discussions et des entretiens, celui qui nous porte à ne songer en conversant qu'à nos propres idées. L'auteur des *Maximes* a fait comparaître pour ainsi dire en notre présence, tant il les a peints vivement, ces gens dans les yeux et dans l'esprit de qui on voit « un égarement pour ce qu'on leur dit, et une précipitation pour retourner à ce qu'ils veulent dire. »

Malebranche [2], à l'imitation de La Rochefoucauld, a mis en scène « les plus complaisants et les plus raisonnables » de ces gens-là, qui, « méprisant dans leur cœur le sentiment des autres, montrent seulement une mine attentive, pendant qu'on voit dans leurs yeux qu'ils pensent à tout autre chose qu'à ce qu'on leur dit, et qu'ils ne sont occupés que de ce qu'ils veulent nous prouver sans songer à nous répondre. » Il a surtout en vue les discussions philosophiques, pour lesquelles il avait une si grande antipathie, qu'une discussion de ce genre, qu'il eut quelque temps avant sa mort avec Berkeley, abrégea peut-être ses jours.

[1] *Essais*, III, 8. - *Réflexions morales*, CXXXIX (Éd. G. Duplessis), Paris, 1853. — Cf. *Logique de Port-Royal*, 3e partie, 19, § 7.

[2] *Recherche de la vérité*, IV, 8, § 2.

La Bruyère a su être original, après Montaigne, La Rochefoucauld et Malebranche; il l'a été surtout par la judicieuse et spirituelle remarque qui termine son agréable esquisse.

« L'on parle impétueusement dans les entretiens, souvent par vanité et par humeur, rarement avec assez d'attention : tout occupé du désir de répondre à ce qu'on n'écoute point, l'on suit ses idées, et on les explique sans le moindre égard pour les raisonnements d'autrui; l'on est bien éloigné de trouver ensemble la vérité, l'on n'est pas encore convenu de celle que l'on cherche. Qui pourrait écouter ces sortes de conversations et les écrire, ferait voir quelquefois de bonnes choses qui n'ont nulle suite [1]. »

Aux yeux de Malebranche, les fautes que les faux savants commettent dans les conversations sont excusables en comparaison de celles qu'ils font en publiant leurs livres. « Quoique ce soit, dit-il [2], une faute plus grande qu'on ne s'imagine que de composer un méchant livre, ou simplement un livre inutile, c'est une faute dont on est plutôt récompensé qu'on en est puni; car il y a des crimes que les hommes ne punissent pas, soit parce qu'ils sont à la mode, soit parce qu'on n'a pas d'ordinaire une

[1] *De la société et de la conversation*, LXVII.

[2] *Recherche de la vérité*, IV, 8, § 2.

raison assez ferme pour condamner des criminels qu'on estime plus que soi. »

A la suite de ces traits dirigés par une calme et fine ironie contre les mauvais auteurs, criminels trop souvent chers au public, qui les révère, « au lieu de les mépriser et de les punir, » il dit « qu'il n'y a guère d'apparence que les hommes érigent jamais un tribunal pour examiner et pour condamner tous les livres qui ne font que corrompre la raison. « Il pense même qu'il est « très à propos qu'il y ait plus de liberté dans la république des lettres que dans les autres où la nouveauté est toujours fort dangereuse, car ce serait nous confirmer dans les erreurs où nous sommes que de vouloir ôter la liberté aux gens d'étude, et que de condamner sans discernement toutes les nouveautés. »

Que de graves problèmes il soulève incidemment en quelques lignes à propos des méchants livres! Que d'objets divers et importants se présentent rapidement à sa pensée! Ennemi comme Descartes [1], son maître, des innovations politiques, il proclame, malgré des abus qu'il déplore, la nécessité de la liberté pour quiconque pense et écrit.

[1] *Discours de la méthode*, 2e partie: « Je ne saurais aucunement approuver ces humeurs brouillonnes et inquiètes qui, n'étant appelées ni par leur naissance ni par leur fortune au maniement des affaires publiques, ne laissent pas d'y faire toujours en idée quelque nouvelle réformation. »

On chercherait en vain ce rapide ensemble d'idées dans La Bruyère ; mais on en retrouve quelques-unes éparses dans son livre, celle, par exemple, qui concerne l'impunité des écrivains froids et insignifiants.

« Tel tout d'un coup, et sans y avoir pensé la veille, prend du papier, une plume, dit en soi-même : Je vais faire un livre, sans autre talent pour écrire que le besoin qu'il a de cinquante pistoles..... Il écrirait volontiers que la Seine coule à Paris, qu'il y a sept jours dans la semaine, ou que le temps est à la pluie, et comme ce discours n'est ni contre la religion, ni contre l'Etat, et qu'il ne fera point d'autre désordre dans le public que de lui gâter le goût et l'accoutumer aux choses fades et insipides, il passe à l'examen, il est imprimé, et, à la honte du siècle, comme pour l'humiliation des bons auteurs, réimprimé [1]. »

Ce qui excite la verve de La Bruyère, c'est l'outrage fait au bon sens et au bon goût par une œuvre insipide ; ce qui indigne Malebranche, c'est l'offense faite à la raison par de méchants écrits. Le premier met habilement en relief les ridicules efforts du plat auteur ; le second s'élève de l'idée de quelques méchants livres à celle des effets différents de la nou-

[1] *De la chaire*, XXIII. - *Des ouvrages de l'esprit*, III : « C'est un métier que de faire un livre comme de faire une pendule ; il faut plus que de l'esprit pour être auteur. »

veauté dans les sciences et dans la politique ; l'un est un écrivain plus piquant et plus varié, l'autre est un esprit qui a plus d'étendue et plus de suite.

La Bruyère [1] ainsi que Malebranche, a déclaré que la nouveauté « est un mal fort dangereux » dans un Etat, mais il ne l'a pas comparée, comme lui, à la nouveauté dans la république des lettres.

Il partage sa manière de voir sur l'usage et l'abus de la nouveauté dans les modes.

« Nous devons, avait dit Descartes [2], suivre les opinions du peuple dans l'extérieur de nos actions. »

« A quoi sert, dit Malebranche [3] à Tertullien, qui veut se justifier d'avoir pris le manteau de philosophe, de dire que ce manteau avait autrefois été en

[1] *Du souverain ou de la république*, VII.— Avant Malebranche et la Bruyère, Pascal avait indiqué l'empire de la nouveauté sur notre âme. La Bruyère n'a fait que donner un résumé précis de sa pensée, en écrivant : « Deux choses toutes contraires nous préviennent également, l'habitude et la nouveauté. » *(Des jugements*, IV.*)* Pascal, non content d'avoir dit : « Les impressions anciennes ne sont pas seules capables de nous abuser : les charmes de la nouveauté ont le même pouvoir, » avait dans un éloquent défi tiré de ce principe une de ses conséquences malheureusement les plus fécondes : « De là viennent toutes les disputes des hommes, qui se reprochent ou de suivre leurs fausses impressions de l'enfance, ou de courir témérairement après les nouvelles. Qui tient le juste milieu ? Qu'il paraisse, et qu'il le prouve. » (*Pensées*, art. 3, § 3.) — Cf. Montaigne, *Essais*, I, 43 et 49.

[2] *Les Passions de l'âme*, 206.

[3] *Recherche de la vérité*, II, 3e partie, 3, § 2.

usage dans la ville de Carthage? Est-il permis présentement de prendre la toque et la fraise, à cause que nos pères s'en sont servis? Et les femmes peuvent-elles porter des vertugadins et des chaperons, si ce n'est au carnaval, lorsqu'elles veulent se déguiser pour aller en masque? »

» Un philosophe, selon La Bruyère [1], se laisse habiller par son tailleur » (c'est ce que n'avait pas fait Tertullien); « il y a autant de faiblesse à fuir la mode qu'à l'affecter. » C'est aussi l'avis de Molière :

« Toujours au plus grand nombre il faut s'accommoder [2]. »

N'allons pas cependant trop loin dans cette voie et réprouvons avec La Bruyère l'abus de la maxime : « Il faut faire comme les autres [3] : maxime suspecte,

[1] *De la mode*, XI. — « Quantité de femmes jugent de l'esprit des hommes par leur façon de s'habiller, et ne peuvent s'imaginer qu'ils soient bizarres en la forme de leur chapeau ou de leur pourpoint, et qu'ils ne le soient point en leurs humeurs (*L'Honnête homme*, ou *l'art de plaire à la cour*, par le sieur de Faret de l'Académie française, chap. 17. Paris, 1681, 1 vol. pet. in-12). Faret est mort en 1646.

[2] *L'École des maris*, I, 1.

[3] *Des jugements*, X.

Que la mode en tout temps exerce sa puissance
Sur les vers, sur les mots, sur les physiciens,
Ce sont des jeux d'esprit qu'on peut nommer des riens;
Que tout le genre humain lui serve de poupées,
Tantôt les habillant d'étoffes découpées,
Tantôt de tiretaine, et tantôt de velours,

dit-il, qui signifie presque toujours, il faut mal faire, dès qu'on l'étend au delà de ces choses purement extérieures, qui n'ont point de suite, qui dépendent de l'usage, de la mode ou des bienséances. »

Malebranche ne l'a pas blâmée avec moins d'énergie, en l'appliquant à la recherche de la vérité.

« Ceux qui aspirent à quelque dignité tâchent, autant qu'ils peuvent, de s'accommoder à la portée des autres, à cause qu'il n'y a rien qui excite si fort l'envie et l'aversion des hommes que de paraître avoir des sentiments peu communs. Il est rare que ceux qui ont l'esprit et le cœur occupés de la pensée et du désir de faire fortune puissent découvrir des vérités cachées; mais lorsqu'ils en découvrent, ils les abandonnent souvent par intérêt et parce que la défense de ces vérités ne s'accorde pas avec leur ambition [1]. »

Persuadés des dangers de la nouveauté en poli-

Ou de riches brocards les plus chers, les plus lourds;
Que l'une en pantalon vienne faire une entrée,
Une autre en vrai marquis sous l'étoffe dorée;
Enfin sous l'habit brun, ou sous l'habit d'éclat,
Le sage est toujours sage, et le fat toujours fat.
Mais elle veut aussi, par un désordre étrange,
Que l'âme sous ses lois en esclave se range;
Et c'est elle aujourd'hui qui gouverne les mœurs.
La vertu lui déplaît, on rit de ses rigueurs;
Elle ne reçoit plus ni vœux ni sacrifices;
Des vices établis chacun fait ses délices.

L. Petit, satire XII.

[1] *Recherche de la vérité*, IV, 9.

tique, Malebranche et La Bruyère le sont également des devoirs et des droits réciproques des souverains et des sujets. Leurs opinions à cet égard sont celles de la plupart des esprits éclairés en France au dix-septième siècle. Si Malebranche [1] est d'avis que les sujets doivent une obéissance aveugle à leur prince, pourvu qu'ils ne manquent pas à ce qu'ils doivent à Dieu, il n'oublie pas de rappeler au souverain la lumière de l'ordre immuable et de la loi divine, « à laquelle, pour ainsi dire, Dieu même se soumet, » il n'oublie pas de lui dire qu' « il ne faut pas forcer les hommes à agir contre leur conscience [2]. »

« Il y a, dit La Bruyère, un commerce ou un retour de devoirs du souverain à ses sujets et de ceux-ci au souverain. Quels sont les plus assujettissants et les plus pénibles, je ne le déciderai pas. Il s'agit de juger, d'un côté, entre les étroits engagements du respect, des secours, des services, de l'obéissance, de la dépendance, et, d'un autre, les obligations indispensables de bonté, de justice, de défense, de protection [3]. »

[1] *Traité de morale*, 2e partie, 9.

[2] Malebranche est revenu ailleurs sur cette idée fondamentale de sa politique: « Dieu, dit-il, forme toutes les sociétés, gouverne toutes les nations par les lois générales de l'union des esprits avec la sagesse éternelle. » *Entretiens sur la métaphysique*, XIIe entretien.

[3] *Du souverain ou de la république*, XXVIII.

La Bruyère n'a pas coordonné ses idées politiques à la manière de Malebranche ; il n'a pas touché, comme lui, à la question délicate et grave à toutes les époques des rapports entre l'Église et l'État ; mais il le dépasse et marche déjà en avant de son temps par ses opinions sur les droits des sujets [1]. Il blâme, avant Fénelon, « le faste et le luxe dans un souverain. » Il se demande avant lui si « le troupeau est fait pour le berger ou le berger pour le troupeau, si les rois « peuvent jamais trop acheter le cœur de leurs peuples. » Il bat en brèche une idée de Louis XIV qu'on n'a connue que plus tard, qu'un roi « est maître absolu de tous les biens de ses sujets [2]. » Il parle des conjonctures où il est clair qu'on ne peut trop ménager le peuple. Il va même jusqu'à écrire ce mot profond : « [3] Il n'y a point de patrie

[1] *Du souverain ou de la république*, XXIX, XXXI, XXVIII, V, IX, XXIV, XXI. — [2] Elle se trouve dans ses *Mémoires*.

[3] Est-ce à dessein que La Bruyère n'a pas distingué la monarchie absolue du despotisme? Peut-être. Ce qui peut faire croire qu'il comprend dans le *despotique* l'idée d'une monarchie absolue, comme celle de Louis XIV, c'est qu'il lui assigne, en dehors des vertus qui donnent à un peuple une patrie, « l'intérêt, la gloire, le service du prince, » qualités qui répondent à ce que Montesquieu a appelé du nom d'*honneur*, et dont il a fait l'essence du gouvernement monarchique. On comparera avec fruit diverses pensées de Voltaire et de J.-J. Rousseau sur le même sujet. Malebranche, qui remonte toujours de l'effet à la cause, a montré pourquoi l'idée de patrie est presque étrangère à certaines âmes. « L'on n'est pas, dit-il, actuellement uni aux objets que l'on ne connaît pas. Un paysan dans

dans le despotique. » « Que me servirait, dit-il, comme à tout le peuple, que le prince fût heureux et comblé de gloire... si, faible et seul de mon parti, j'avais à souffrir du voisinage d'un grand, et si l'on avait moins pourvu à me faire justice de ses entreprises. » Au fond, il veut déjà ce que voulut la nation en 1789, l'abolition de tous les priviléges avec le maintien du pouvoir monarchique. Voyez comme il rappelle aux ministres, aux favoris du grand roi, certains hommes qu'ils ne regardent jamais, qu'ils dédaignent, cet homme qui « a parlé à son maître avec force et avec liberté, et a plus craint de lui nuire que de lui déplaire, » qui lui a permis d'être bon et bienfaisant, de dire de ses villes : *ma bonne ville,* et de son peuple : *mon peuple.* »

Que de réformes auxquelles il aspire de tous ses vœux dans ce qu'il dit[1] de la vie des financiers, de

sa chaumine ne prend point de part à la gloire de son prince et de sa patrie, mais seulement à la gloire de son village et de ceux d'alentour, parce que sa connaissance ne s'étend que jusque-là. » (*Recherche de la vérité*, v., 2.) Tels devaient être ces paysans dont La Bruyère nous a laissé un si lugubre tableau, mais tels ne sont plus dans beaucoup de pays, tels seront de moins en moins partout ces hommes, qui, à mesure qu'ils seront plus éclairés, s'associeront davantage aux intérêts et à la grandeur de leur patrie.

[1] *Des biens de fortune*, XII, XIII, XIV, XVIII, XXV, XXVIII, XLVII, LVI, LXXIV, LXXV. - *De la cour*, I, X, XXX, XLVI, LI, LIII, LXII, LXXXIII. - *Des grands*, II, IV, XV, XIX, XX, XXIII, XXIV. - *De l'homme*, CXXVIII, CXXIX. - *De quelques usages*, VIII, XIII, XV, XVI, XXI, XXIX, XXX, XXXI, XLI, XLIII, XLIV, XLVIII, LI, LII, LXII.

la cour et des grands, des misères qui saisissent le cœur, du sort des paysans, de quelques usages ! » Je ne balance pas, s'écrie-t-il, je veux être peuple ! »

Longtemps avant la fin de l'ancien régime, il a écrit que « la question [1] est une invention merveilleuse et tout à fait sûre pour perdre un innocent qui a la complexion faible et sauver un coupable qui est né robuste ; » longtemps auparavant, il a dit que « celui qui sollicite son juge ne lui fait pas honneur [2] ; » longtemps avant les réformes de nos codes, il a signalé, en quelques lignes, où l'ironie le dispute au sérieux, l'interminable longueur des procès d'alors. « Orante plaide depuis dix ans entiers en règlement de juges, pour une affaire juste, capitale, et où il y va de toute sa fortune ; elle saura peut-être, dans cinq années, quels seront ses juges, et dans quel tribunal elle doit plaider le reste de sa vie [3]. » Longtemps avant

[1] Comp. Voltaire, *Dict. phil.*, art., *question*, *torture*, et *passim*. — Montesquieu, *Esprit des lois*, VI, 17. — Montaigne, *Essais*, II, 5 : « C'est une dangereuse invention que celle des gehennes, et semble que ce soit plutôt un essay de patience que de vérité. »

[2] Ou celui qui sollicite un juge l'exhorte à remplir son devoir et alors il lui fait une insulte, ou il lui propose une acception de personnes et alors il veut le séduire (J.-J. Rousseau, *Lettre à d'Alembert*, p. 69 de l'éd. originale. Amsterdam, 1758, in-8°.) — Le *Philinte* de Molière n'a pas, on le sait, les mêmes scrupules. Voir le *Misanthrope*, acte I, sc. I. — Cf. Voltaire parlant de la jurisprudence anglaise dans l'*A. B. C*, 15e entretien : « Les plaideurs ne sollicitent jamais leurs juges, ce serait leur dire, je veux vous séduire. » Tom. XLV, p. 114-115. — [3] *De quelques usages*, XLI.

Voltaire, il a mis à nu l'inconséquence de ses compatriotes dans leurs procédés envers les comédiens[1], dont « on pense comme les Romains, avec qui l'on vit comme les Grecs; » longtemps avant lui il a opposé notre état social à celui des Romains : « Chez nous, le soldat est brave, et l'homme de robe est savant, nous n'allons pas plus loin. Chez les Romains, l'homme de robe était brave, et le soldat était savant : un Romain était tout ensemble et le soldat et l'homme de robe[2]. » — « Un innocent condamné, écrit-il quelque part[3], est l'affaire de tous les honnêtes gens. » Par cette noble pensée, La Bruyère devance encore l'écrivain qui défendit les Calas et tant d'autres.

Il a remarqué[4] qu'un homme né chrétien et Fran-

[1] Comp. Voltaire, *passim.*

[2] *Du mérite personnel*, XXX. — « Comme nous valons infiniment mieux que les anciens Romains .., il a fallu que dans la patrie des Gaules que nous habitons, nous partageassions en plusieurs petites portions, les talents que les Romains unissaient. Le même homme était chez eux avocat, augure, sénateur et guerrier. Chez nous un sénateur est un jeune bourgeois qui achète à la taxe un office de conseiller, soit aux enquêtes, soit en cour des aides, soit au grenier à sel, selon ses facultés : le voilà placé pour le reste de sa vie, se carrant dans son cercle dont il ne sort jamais, et croyant jouer un grand rôle sur le globe. » (Voltaire, t. XXVII, p 238, *Dict. phil.*, art. *avocats*). — [3] *De quelques usages*, LII.

[4] *Des ouvrages de l'esprit*, LXV. — Il n'est pas jusqu'à l'éloge que La Bruyère a fait de Louis XIV, qui ne contienne, sous la forme de louanges, de salutaires leçons adressées à tous les souverains.

çais se trouve contraint dans la satire, » où « les grands sujets lui sont défendus. » On sent en le lisant combien sa remarque s'applique à lui-même, combien il aimerait mieux pouvoir traiter de tels sujets, que de les entamer quelquefois, et de se détourner « ensuite sur de petites choses qu'il relève par la beauté de son génie et de son style. »

Malebranche a observé la différence de sentiments et d'idées que produit parmi les hommes la différence de leurs conditions, et il a dit avec raison : « Les grands tiennent à bien plus de choses que les autres, leur esclavage a plus d'étendue. Un général d'armée tient à tous ses soldats, parce que tous ses soldats le considèrent. C'est souvent cet esclavage qui fait sa générosité, et le désir d'être estimé de tous ceux à qui il est en vue l'oblige souvent à sacrifier d'autres désirs plus sensibles ou plus raisonnables [1]. »

La Bruyère a donné à l'observation de Malebranche plus de mordant et de relief, plus d'étendue et de portée. « S'il est vrai [2] qu'un grand donne plus à la fortune lorsqu'il hasarde une vie destinée à couler dans les ris, le plaisir et l'abondance, qu'un particulier qui ne risque que des jours qui sont misérables, il faut avouer aussi qu'il a un tout autre dédommagement, qui est la gloire et la haute répu-

[1] *Recherche de la vérité*, v, 2. — [2] *Des grands*, XLI.

tation. Le soldat ne sent pas qu'il soit connu ; il meurt obscur et dans la foule. Il vivait de même, à la vérité, mais il vivait, et c'est l'une des sources du défaut de courage dans les conditions basses et serviles. Ceux, au contraire, que la naissance démêle d'avec le peuple et expose aux yeux des hommes, à leurs censures et à leurs éloges, sont même capables de sortir par effort de leur tempérament, s'il ne les portait pas à la vertu ; et cette disposition de cœur et d'esprit qui passe des aïeuls par les pères dans leurs descendants, est cette bravoure si familière aux personnes nobles, et peut-être la noblesse elle-même[1]. »

Cette pensée, que termine un trait si profond, prend, pour ainsi dire, un corps dans le saisissant contraste qui la complète et la résume : « Jetez-moi

[1] « Il se coule, avec le sang, de certaines semences de bien et de mal, qui germent avec le temps dans nos âmes, qui font naître en nous les bonnes et les mauvaises qualités..... Ceux de qui les ancêtres se sont rendus signalés par de mémorables exploits, se trouvent, en quelque façon, engagés à suivre le chemin qui leur est ouvert; et la noblesse, qui, comme une belle lumière, éclaire toutes leurs actions, les excite à la vertu par ces exemples domestiques, ou les retire du vice par la crainte de l'infamie. Et certes, comme ceux qui sont nés dans le peuple ne pensent pas être obligés de passer plus avant que ceux de qui ils sont sortis, de même une personne de bonne maison croiroit être digne de blâme, si du moins elle ne pouvoit parvenir à même degré d'estime où ses prédécesseurs sont montés. (Faret, *L'Honnête homme*, chap. 2).

dans les troupes comme un simple soldat, je suis Thersite ; mettez-moi à la tête d'une armée dont j'aie à répondre à toute l'Europe, je suis Achille. » Laissons s'écouler encore un siècle, et tel soldat qui, sorti des rangs du peuple, serait mort obscur sous Louis XIV, pourra, grâce à notre révolution sociale de 1789, commander des armées victorieuses et réaliser glorieusement le mot de La Bruyère ; il deviendra un Achille.

En face des différences de sentiments et d'idées qui éclatent entre les hommes, il y a l'inclination qui les porte à s'unir avec leurs semblables. Malebranche ne l'a pas étudiée moins attentivement que les conséquences de nos distinctions sociales. « Voulez-vous savoir, dit-il, si les hommes tiennent à leur prince, à leur patrie ; cherchez-en qui en connaissent les intérêts et qui n'aient point d'affaires particulières qui les occupent : vous verrez alors combien grande sera leur ardeur pour les nouvelles, leur inquiétude pour les batailles, leur joie dans les victoires, leur tristesse dans les défaites. Vous verrez alors clairement que les hommes sont étroitement unis à leur prince et à leur patrie [1]. »

Ce n'est là que l'indication d'un développement, mais elle est assez féconde pour que La Bruyère en

[1] *Recherche de la vérité*, IV, 13.

ait pu tirer sa peinture toujours jeune, parce qu'elle est toujours vraie, de l'humeur belliqueuse du peuple d'une grande ville, et ses caractères de *Démophile* et de *Basilide*. L'un, vieux partisan de la Fronde, est le type primitif de l'homme d'opposition et du démocrate ; l'autre, qu'enflamme un plaisant enthousiasme pour les moindres succès de son *invincible monarque*, fait déjà mettre sa robe à l'air, dans son impatience d'entendre le prochain *Te Deum*, « afin qu'elle soit toute prête pour la cérémonie de la Cathédrale [1]. »

Les portraits de *Giton* et de *Phédon* [2], celui-là sur qui tous se règlent, car *il est riche*, celui-ci qui semble craindre de fouler la terre, car *il est pauvre*, ne tireraient-ils pas leur origine de quelques lignes de Malebranche ? « L'estime qu'on fait des personnes se répand sur tout ce qui les regarde [3]. *Dives locutus est,* dit l'Ecriture, *et omnes tacuerunt, et verbum illius usque ad nubes perducent; pauper locutus est, et dicunt : quis est hic* [4] ? » Que le riche parle, tous se taisent, et ils relèvent ses paroles jusqu'au ciel. Que le pauvre parle, on dit : qui est celui-ci ?

La Bruyère peut avoir tiré directement de l'Écri-

[1] *Du souverain ou de la république*, x, xi. — [2] *Des biens de fortune*, lxxxiii. — [3] *Traité de morale*, 2e partie, 7, § 9. — [4] *Ecclesiastic.*, xiii, 28, 29.

ture l'idée de son frappant contraste entre le riche et le pauvre. Il a déclaré lui-même que le premier et le plus grand livre de morale qui ait été fait et qui porte le nom de *Proverbes* dans les divines Écritures, l'a excité « à suivre, selon ses forces, une semblable manière d'écrire des mœurs [1]. » En tout cas, il ne doit qu'à lui la double scène où figurent son riche et son pauvre, il ne doit qu'à lui ce trait de caractère, pris sur le vif de la nature humaine, par lequel il peint dans *Phédon* un homme timide, embarrassé, « libre néanmoins sur les affaires publiques, chagrin contre le siècle, médiocrement prévenu des ministres et du ministère. »

Mais doit-il à lui seul l'idée de ce qu'il a écrit au sujet de l'union entre ceux qui commandent et ceux qui obéissent? On en jugera.

« Tous les hommes, dit Malebranche [2], possèdent en quelque manière la grandeur qu'ils désirent : les grands la possèdent réellement, les petits et les faibles ne la possèdent que par imagination. » Il montre comment l'inclination que les hommes ont à faire des compliments adoucit « la peine intérieure que ressentent ceux qui sont les dernières parties du corps politique ; il fait voir que par un abaissement imaginaire, qui ne consiste qu'en civilités et en pa-

[1] *Discours sur Théophraste.*

[2] *Recherche de la vérité*, IV, 13, § 1.

roles, les premiers trompent et contentent les seconds; enfin il est d'avis que le mélange de ces deux inclinations, le désir de louer dans ceux qui commandent et le plaisir d'être loué dans ceux qui obéissent, « produit de très-bons effets pour entretenir la société. »

La Bruyère a retourné la pensée de Malebranche. « Les grands sont entourés, salués, respectés; les petits entourent, saluent, se prosternent, et tous sont contents [1]. » Ailleurs, il établit qu'il est nécessaire au maintien de la société qu'il y ait des riches et des pauvres. « Ceux-ci, dit-il, servent, obéissent, inventent, travaillent, cultivent, perfectionnent; ceux-là jouissent, nourrissent, secourent, protégent, gouvernent : tout ordre est rétabli, et Dieu se découvre [2]. »

Dieu est pour les deux écrivains le terme suprême de leurs aspirations. Tous deux, profondément convaincus de l'importance des rapports de l'homme avec Dieu, ont blâmé l'indifférence de leurs semblables à l'égard de leur âme, de son existence, de sa na-

[1] *Des grands*, v. — La Bruyère (*De l'homme*, CXXXI) énumère les « combinaisons infinies de la puissance, du génie, des richesses, des dignités, de la noblesse, de la vertu, du vice, etc., » qui « mêlées ensemble en mille manières différentes, forment aussi les divers états et les différentes conditions. » De la stérilité des luttes qu'elles produisent il conclut fort justement qu'il vaudrait « mieux renoncer à toute hauteur et à toute fierté, qui convient si peu aux faibles hommes. »

[2] *Des esprits forts*, XLVIII. — Compar. Aristophane, *Plutus*, 510 et suiv.

ture, de sa destinée; tous deux ont parlé de la résistance intéressée que l'homme oppose à la vérité qui l'éclaire et qui l'oblige. L'un nous dit que « la plupart de ceux qui passent pour habiles dans le monde, ne voient que fort confusément la différence essentielle qui est entre l'esprit et le corps [1]. » L'autre observe que « la plupart des hommes oublient si fort qu'ils ont une âme,... que l'on croit parler avantageusement de quelqu'un en disant qu'il pense [2]. » « Si la fausse géométrie, dit celui-là, était aussi commode aux hommes que la fausse morale pour leurs inclinations perverses, ils pourraient bien faire des paralogismes aussi absurdes en géométrie qu'en matière de morale [3]. » Celui-ci présente à un esprit fort un grand fait tiré de l'histoire profane, la mort de César, et, dans un dialogue vivement entrecoupé, il prouve à son incrédule adversaire qu'il douterait aussi bien de l'existence de César que de la réalité des faits contenus dans les livres saints, si ce fait profane engageait comme eux et sa foi et sa conduite [4]. D'abstraite qu'elle était dans Malebranche, la pensée devient concrète et en quelque sorte vivante sous la plume de La Bruyère.

Malebranche [5] dit que tous les ouvrages de Dieu

[1] *Recherche de la vérité*, préface. — [2] *Des jugements*, CIII. — [3] *Recherche de la vérité*, IV, 2, § 3. — [4] *Des esprits forts*, XXII. — [5] *Recherche de la vérité*; I, 6, § 2. - *Entretiens sur la métaphysique*, 10, § 2. - *Recherche de la vérité*, I, 19, § 2.

sont dignes qu'on les respecte, depuis les plus petits moucherons jusqu'aux animaux les plus énormes; il rappelle avec complaisance les beautés de certains insectes, leurs couronnes, leurs aigrettes et leurs autres ajustements; il raconte ce qu'il admira un jour dans l'un d'eux, à propos duquel il répète « ce que Jésus-Christ assure des lis champêtres, que Salomon dans toute sa gloire n'avait point de si magnifiques ornements; » il conclut de ses considérations sur l'infini en grand qu'il n'y a dans la nature aucun être créé qui soit grand d'une grandeur absolue; il affirme qu'il n'y a pas de matière, « fût-ce celle dont les cieux sont composés, qui contienne en soi plus de perfection que les autres. » « Toute matière, dit-il, ne semble capable que de figures et de mouvements, et il lui est égal d'avoir des figures et des mouvements réguliers, ou d'en avoir d'irréguliers. La raison ne nous dit pas que le soleil soit plus parfait ni plus lumineux que la boue, et que ces beautés de nos romans et de nos poètes aient aucun avantage sur les cadavres les plus corrompus. Ce sont nos sens faux et trompeurs qui nous le disent. On a beau se récrier; toutes les railleries et les exclamations paraîtront froides et badines à ceux qui examineront attentivement les raisons qu'on a apportées. »

En s'emparant de l'idée de Malebranche, La Bruyère ne s'évertue pas à prouver comme lui, sous toute sorte de formes, que rien ne justifie le mépris

des hommes pour certains êtres, mais il emploie contre ceux qui l'affectent les armes de l'ironie la plus forte, la plus incisive, la plus originale. Il apostrophe l'homme en général, il le défie du ton le plus superbe et le plus moqueur ; il interpelle avec une humilité narquoise, avec une ironique hardiesse, qui ne laisse pas de surprendre, quand on songe au temps où il écrivait, les rois, les potentats et tous les grands de la terre ; il les convainc de leur néant par leur impuissance à créer l'être le plus chétif et le plus vil en apparence ; enfin il compare en peu de mots les effets de la nature à leurs causes, et montre par un rapide contraste qu'elles échappent à tous les hommes. Voici au surplus le texte même de l'auteur.

« Tout[1] est grand et admirable dans la nature ; il ne s'y voit rien qui ne soit marqué au coin de l'ouvrier. Ce qui s'y voit quelquefois d'irrégulier et d'imparfait suppose règle et perfection. Homme vain et présomptueux, faites un vermisseau que vous foulez aux pieds, que vous méprisez : vous avez horreur du crapaud, faites un crapaud, s'il est possible. Quel excellent maître que celui qui fait des ouvrages, je ne dis pas que les hommes admirent, mais qu'ils craignent ! Je ne vous demande pas de vous mettre à votre atelier pour faire un homme d'esprit, un homme bien fait, une belle femme, l'entreprise est forte et

[1] *Des esprits forts*, XLVI.

au-dessus de vous ; essayez seulement de faire un bossu, un fou, un monstre, je suis content. »

« Rois, monarques, potentats, sacrées majestés, vous ai-je nommés par tous vos superbes noms? Grands de la terre, très-hauts, très-puissants et peut-être bientôt *tout-puissants seigneurs*, nous autres hommes nous avons besoin pour nos moissons d'un peu de pluie, de quelque chose de moins, d'un peu de rosée : faites de la rosée, envoyez sur la terre une goutte d'eau. »

« L'ordre, la décoration, les effets de la nature, sont populaires : les causes, les principes ne le sont point. Demandez à une femme comment un bel œil n'a qu'à s'ouvrir pour voir, demandez-le à un homme docte. »

Si l'on descend de ces hautes pensées de Malebranche et de La Bruyère pour pénétrer avec eux dans l'étude des passions, on remarque ici encore plusieurs analogies entre les deux écrivains.

L'admirable peinture que La Rochefoucauld [1] a faite des raffinements, des illusions et des métamorphoses de l'amour-propre, a servi à Malebranche [2] dans son explication de la manière dont les passions se justifient, à La Bruyère [3] dans ce qu'il a dit des passions, qui « sont menteuses, se déguisent autant

[1] *Réflexions morales* (Éd. de 1655, nº 1). — [2] *Recherche de la vérité*, v, 10. — [3] *Du cœur*, LXXII.

qu'elles le peuvent aux yeux des autres et se cachent à elles-mêmes. » Mais ce que La Bruyère s'est contenté d'indiquer ou de résumer, Malebranche l'a développé et approfondi. Convaincu, comme Descartes [1] et La Rochefoucauld [2], que « toutes les passions dépendent de la fermentation et de la circulation du sang, » il a transporté aux passions en général ce que ce dernier avait dit de l'amour-propre, l'idée de l'espérance qu'a la passion de se transformer et de renaître au moment même où elle semble ne vouloir mourir qu'avec honneur. Il a peint la passion qui, avant de mourir, contracte une espèce d'alliance avec toutes les autres passions qui peuvent « rallumer ses cendres et l'en faire renaître comme un autre Phénix. » Le jeu si compliqué des passions lui a suggéré cette profonde et piquante pensée : « Il suffit qu'elles ne soient pas ennemies déclarées pour suivre entre elles toutes les règles d'une société bien ordonnée. »

Préoccupé de l'application de ses idées aux mœurs de son temps, La Bruyère ne songe pas, comme Ma-

[1] *Les Passions de l'âme*, 51 : « La dernière et la plus prochaine cause des passions de l'âme n'est autre que l'agitation dont les esprits meuvent la petite glande qui est au milieu du cerveau. » On sait que Descartes appelle *esprits animaux* les parties les plus subtiles du sang « que la chaleur a raréfiées dans le cœur et qui entrent sans cesse en grande quantité dans les cavités du cerveau. »

[2] *Réflexions morales* (Éd. de 1665, n° 15) : « Toutes les passions ne sont autre chose que les divers degrés de la chaleur et de la froideur du sang. »

lebranche imitant en cela Descartes, à expliquer les passions « par le mouvement du sang, par celui des fibres et des artères [1]. » Mais des rapports directs se présentent entre eux dans ce qu'ils ont dit de certaines passions, de l'incompatibilité apparente de quelques-unes, du conflit entre la passion et l'intérêt, de la vanité, de la paresse, de l'amour de la gloire.

Malebranche ne veut pas qu'on s'étonne « si les hommes poussent si loin leur haine ou leur amour, et s'ils font des actions si bizarres et si surprenantes. Il y a, dit-il, une raison particulière de tous ces effets, quoique nous ne la connaissions pas. Leurs idées accessoires ne sont pas toujours semblables aux nôtres [2]. »

« On trouve, dit La Bruyère, un livre de dévotion, et il touche : on en ouvre un autre qui est galant, et il fait son impression. Oserai-je dire que le cœur seul concilie les choses contraires, et admet les incompatibles[3]. » C'est la pensée de Malebranche présentée sous une autre forme et rendue plus saisissante par l'expression.

La Rochefoucauld a appliqué à l'orgueil la conciliation bizarre et pourtant réelle de deux mouvements du cœur en apparence incompatibles ; il s'est borné

[1] *Discours sur Théophraste.* — [2] *Recherche de la vérité*, v, 6. — [3] *Du cœur*, LXXIII.

à en constater les effets, comme La Bruyère, il n'en a pas cherché la cause, à l'exemple de Malebranche. « L'orgueil, a-t-il dit avant eux, a ses bizarreries comme les autres passions; on a honte d'avouer que l'on ait de la jalousie, et on se fait honneur d'en avoir eu, et d'être capable d'en avoir [1]. »

Avant eux encore il a parlé de l'intérêt [2] et de son pouvoir absorbant, de l'intérêt dans lequel « les vertus se perdent, comme les fleuves se perdent dans la mer, » de l'intérêt qui souvent étouffe en nous le bon naturel. Malebranche a exprimé en peu de mots ce qui en constitue l'essence : « L'intérêt, dit-il, durant toujours, il produit une passion qui ne meurt jamais [3]. » Il a opposé sa durée à l'inconstance des autres passions. Mais La Bruyère [4] a représenté sous plus d'aspects l'empire presque tout puissant de l'intérêt sur nos âmes, si puissant, que le plus grand triomphe de la passion est de l'emporter sur lui, qu'il résiste à l'épreuve des amitiés en apparence les mieux établies et devient le plus fort, qu'il peut éteindre en nous presque jusqu'au nom d'homme, qu'il nous cause la seule affliction qui soit durable en nous, qu'il

[1] *Réflexions morales*, CCCCLXXII. — [2] *Réflexions morales*, CLXXI, CCLXXXV. — [3] *Recherche de la vérité*, VI, 1re partie, 3.

[4] *Du cœur*, LXXVII. - *Des biens de fortune*, LVIII, LIX, LXXVI. - *De la cour*, XXII, LXXIII. - *De l'homme*, XXVII, XXVIII. — Pascal, *Pensées*, art. III, 3 : « Notre propre intérêt est un merveilleux instrument pour nous crever les yeux agréablement. »

est tout à la cour et à la ville, qu'enfin il se joue des obstacles où la religion même a échoué.

En général, lorsque Malebranche et La Bruyère expriment une même pensée, le premier l'explique en philosophe et en considère surtout le côté intellectuel, le second la traite en moraliste et y voit avant tout ce qui parle au cœur. « Il y a des lieux que l'on admire, dit La Bruyère; il y en a d'autres qui touchent, et où l'on aimerait à vivre. » — « Il me semble que l'on dépend des lieux pour l'esprit, l'humeur, la passion, les sentiments [1]. »

« Il est certain, avait écrit Malebranche [2], faisant voir le même sujet sous un autre jour, que les parties les plus subtiles de l'air que nous respirons entrent dans notre cœur; qu'elles y entretiennent avec le sang et le chyle la chaleur qui donne la vie et les mouvements à notre corps, et que, selon leur différentes qualités, elles apportent de grands changements dans la fermentation du sang et dans les esprits animaux. » — « On reconnaît tous les jours la vérité de ceci par les diverses humeurs, et les différents caractères d'esprit des personnes de différents pays [3]. » Puis il justifie son assertion par des exemples tirés

[1] *Du cœur*, LXXXII. — [2] *Recherche de la vérité*, II, 1re partie, 3.

[3] Cf. *Réflexions morales*, CCXCVII : « Les humeurs du corps ont un cours ordinaire et réglé, qui meut et qui tourne imperceptiblement notre volonté. » Voilà, dit un contemporain de La Rochefoucauld, l'origine des vertus de tempérament.

de plusieurs peuples, et développe la pensée contenue dans ce vers de Boileau,

Les climats font souvent les diverses humeurs [1],

pensée qu'ont reproduite avec plus ou moins d'étendue Fénelon, Voltaire et Montesquieu [2].

La vanité, étudiée en elle-même et dans ses suites, dans ses nuances et dans ses déguisements, a été pour Malebranche et pour La Bruyère un sujet d'ingénieuses et profondes observations, même après Montaigne, Pascal et La Rochefoucauld. La matière n'a été épuisée ni avant ni après eux tous; elle est inépuisable.

Quelque fines, quelque délicates études qu'on ait jamais faites sur la vanité, elles ne surpassent peut-être pas ce que Malebranche en a écrit. La Rochefoucauld [3] a pu dire : « La vertu n'irait pas loin, si la vanité ne lui tenait compagnie; » il a pu trouver de la vanité dans nos afflictions, dans notre libéralité; il a pu croire qu'elle ébranle toutes nos vertus, que ce qui nous rend la vanité des autres insupportable, c'est qu'elle blesse la nôtre; il a pu affirmer qu'elle nous agite toujours, qu'elle nous fait faire plus de

[1] *Art poétique*, III, 114. — [2] *Lettre à l'académie*, IV. - *Dictionnaire philosophique*, Anciens et modernes. - *Esprit des lois*. — [3] *Réflexions morales*, CC, CCXXXII, CCLXIII, CCCLXXXVIII, CCCLXXXIX, CCCCXLIII, CCCCLXVII.

choses contre notre goût que la raison. La Bruyère [1] de son côté a pu remarquer que « nous faisons, par vanité ou par bienséance, les mêmes choses et avec les mêmes dehors que nous les ferions par inclination ou par devoir ; » que « les hommes sont très-vains, et « qu' « ils ne haïssent rien tant que de passer pour tels; » qu' « un homme vain trouve son compte à dire du bien ou du mal de soi ; » que « la fausse modestie est le dernier raffinement de la vanité ; » que « l'on est si rempli de soi-même, que tout s'y rapporte. » Mais Malebranche n'a-t-il pas pénétré au moins aussi avant dans les plus intimes replis de cette passion, lorsqu'il l'a montrée aussi étroitement unie à notre être que la chaleur qui entretient en nous la vie, lorsqu'il a employé cette comparaison pittoresque et vraie? « Les hommes [2] ne sentent pas la chaleur qui est dans leur cœur, quoiqu'elle donne la vie et le mouvement à toutes les autres parties de leur corps ; il faut qu'ils se touchent et qu'ils se manient pour s'en convaincre, parce que cette chaleur est naturelle. Il en est de même de la vanité, elle est si naturelle à l'homme, qu'il ne la sent pas; et quoique ce soit elle qui donne pour ainsi dire la vie et le mouvement à la plupart de ses pensées et de ses desseins, elle le fait souvent d'une manière qui lui

[1] *De l'homme*, LXIV, LXV, LXVI, LXXV.

[2] *Recherche de la vérité*, II, 2e partie, 6.

est imperceptible. Il faut se tâter, se manier, se sonder, pour savoir qu'on est vain. On ne connaît point assez que c'est la vanité qui donne le branle à la plupart de nos actions; et quoique l'amour-propre le sache, il ne le sait que pour le déguiser au reste de l'homme. »

La Bruyère, en remarquant « que les hommes parlent de manière sur ce qui les regarde, qu'ils n'avouent d'eux-mêmes que de petits défauts, et encore ceux qui supposent en leurs personnes de beaux talents ou de grandes qualités [1], » semble avoir voulu généraliser les réflexions de Malebranche sur la vanité de Montaigne. « Si l'on y prend garde, dit Malebranche, on verra qu'il ne découvre guère que les défauts dont on fait gloire dans le monde....; qu'il s'attribue volontiers ceux qui peuvent le faire passer pour esprit fort ou lui donner l'air cavalier; et afin que par cette franchise simulée de la confession de ses désordres on le croie plus volontiers lorsqu'il parle à son avantage. Il a raison de dire que *se priser et se mépriser naissent souvent de pareil air d'arrogance* [2]. C'est toujours une marque certaine que l'on est plein de soi-même [3]. »

La vanité peut affecter de se mépriser; mais, en réalité, le mépris est à ses yeux la plus mortelle

[1] *De l'homme*, LXVII. — [2] *Essais*, III, 13. — [3] *Recherche de la vérité*, II, 3e partie, 5.

attaque. Aussi La Bruyère a-t-il dit : « La moquerie est, de toutes les injures, celle qui se pardonne le moins ; elle est le langage du mépris, et l'une des manières dont il se fait le mieux entendre ; elle attaque l'homme dans son dernier retranchement, qui est l'opinion qu'il a de soi-même [1]. » Aussi Malebranche avait-il écrit avant lui : « Le mépris est la dernière des injures : c'est ce qui est le plus capable de rompre la société ; et naturellement nous ne devons point espérer qu'un homme à qui nous avons fait connaître que nous le regardons au-dessous de nous se puisse jamais joindre avec nous, parce que les hommes ne peuvent souffrir d'être la dernière partie du corps qu'ils composent [2]. »

La vanité entre fréquemment en lutte avec la paresse. Malebranche [3] a donné un exemple curieux de la manière dont ces deux passions sont tour à tour vaincues et victorieuses. « Il arrive souvent que les passions les moins raisonnables nous portent plus vivement à la recherche de la vérité, et nous consolent plus agréablement dans les peines que nous y trouvons que les passions les plus justes et les plus raisonnables. La vanité, par exemple, nous agite beaucoup plus que l'amour de la vérité, et l'on voit tous les jours que des personnes s'appliquent continuelle-

[1] *De l'homme*, LXXVIII. — [2] *Recherche de la vérité*, IV, 13, § 1. — [3] *Recherche de la vérité*, VI, 1re partie, 3.

ment à l'étude lorsqu'elles trouvent des gens à qui elles puissent dire ce qu'elles ont appris, et qu'elles l'abandonnent entièrement lorsqu'elles ne trouvent plus personne qui les écoute. La vue confuse de quelque gloire qui les environne lorsqu'elles débitent leurs opinions leur soutient le courage dans les études même les plus stériles et les plus ennuyeuses. Mais si par hasard ou par la nécessité de leurs affaires, elles se trouvent éloignées de ce petit troupeau qui leur applaudissait, » (A-t-on jamais mieux peint les causes et les effets des coteries?) « leur ardeur se refroidit aussitôt, les études même les plus solides n'ont plus d'attrait pour elles : le dégoût, l'ennui, le chagrin les prend, elles quittent tout. La vanité triomphait de leur paresse naturelle, mais la paresse triomphe à son tour de l'amour de la vérité; car la vanité résiste quelquefois à la paresse, mais la paresse est presque toujours victorieuse de l'amour de la vérité. »

En transportant cette idée de la lutte entre la vanité et la paresse dans un autre domaine que celui de la science, La Bruyère ne l'a pas analysée avec les détails qui plaisent au génie philosophique de Malebranche, mais il l'a exprimée avec la concision, la finesse et la profondeur qui caractérisent sa pensée et son style. Mettant la paresse en regard de l'amour et de la vanité, il a observé que si « [1] les femmes

[1] *Des femmes*, LXXI.

guérissent de leur paresse par la vanité ou par l'amour, la paresse, au contraire, dans les femmes vives est le présage de l'amour. »

La Rochefoucauld a le mérite d'avoir fait sentir, avant Malebranche et La Bruyère, l'empire de la paresse sur notre âme, et d'avoir peint sa lutte souvent victorieuse contre nos autres passions ; il a l'incontestable avantage d'avoir creusé plus profondément qu'eux dans l'essence de la paresse, qu'il appelle « la plus ardente et la plus maligne de toutes les passions, quoique sa violence soit insensible. » Il a fait voir qu'elle n'est pas moins puissante « que les violentes passions, comme l'ambition et l'amour [1]. » Mais n'est-ce pas encore une marque d'originalité véritable que d'avoir su faire après lui une heureuse application de l'influence de la paresse, soit à la recherche de la vérité, soit aux signes précurseurs de l'amour ?

Quant à l'ambition, à cette passion tout ensemble si violente et si durable, qui à cause de cela même finit souvent par triompher de l'amour, qui, comme le dit La Bruyère, « suspend en l'homme les autres passions [2], » ne pourrait-on pas expliquer son irrésistible ascendant, et celui de l'intérêt, en appliquant à l'un et à l'autre de ces mobiles la profonde re-

[1] *Réflexions morales* (Éd. de 1665, nº 290), CCLXVI.

[2] *Des biens de fortune*, L.

marque de Malebranche sur certaines passions qui passent et ne reviennent plus, » sur d'autres qui sont « constantes et qui subsistent longtemps ? »

« Celles, dit-il, qui ne sont point soutenues par la vue de l'esprit et par quelque raison vraisemblable, mais qui sont seulement produites et fortifiées par la vue sensible de quelque objet et par la fermentation du sang, ne durent pas ; elles meurent pour l'ordinaire incontinent après leur naissance. Mais celles qui sont accompagnées de la vue de l'esprit sont constantes, car le principe qui les produit n'est pas sujet au changement comme le sang et les humeurs. De sorte que la haine, la crainte et toutes les autres passions qui s'excitent et se conservent en nous par la connaissance de l'esprit et non point par la vue sensible de quelque mal, doivent subsister longtemps. Ces passions sont donc les plus durables, les plus violentes, les plus injustes, mais elles ne sont pas les plus vives et les plus sensibles [1]. »

Idée manifeste pourvu qu'on ne la presse pas trop fort, pourvu qu'on ne prétende pas que les passions les plus sensibles et les moins durables ne sont accompagnées d'aucune vue de l'esprit, et que celles en qui cette vue domine sont tout à fait exemptes de l'action du sang et des humeurs. Ainsi interprétée, la pensée de Malebranche sur les passions qui sont

[1] *Recherche de la vérité*, v, 12.

accompagnées de la vue de l'esprit, explique pourquoi La Bruyère a dit que l'ambition est assez forte pour suspendre en nous les autres passions. L'ambition peut, il est vrai, être excitée par la présence d'objets sensibles, tels qu'un sceptre et une couronne, et par l'empreinte que ces objets absents laissent dans notre imagination, mais elle vit surtout des combinaisons, des calculs et des plans qu'elle fait à sa manière, de même que l'intérêt les fait à la sienne. D'un autre côté, si l'amour est quelquefois dégagé d'impressions sensibles au point de devenir platonique, il est d'ordinaire accompagné des transports que causent en lui les sens, le cœur et l'imagination, et il a, par cela même, moins de chances de durée que l'ambition, qui fait un plus fréquent usage de la réflexion et du raisonnement. « On passe souvent, a dit La Rochefoucauld, de l'amour à l'ambition, mais on ne revient guère de l'ambition à l'amour [1]. »

L'amour de la gloire doit être compté parmi les passions dans lesquelles domine, comme dans l'ambition, une vue plus ou moins claire de l'intelligence. La Bruyère n'en a guère parlé qu'avec amertume. Il a dit au sujet de la guerre : « De tout temps [2], les hommes, pour quelque morceau de terre de plus ou de moins, sont convenus entre eux de se dé-

[1] *Réflexions morales*, ccccxc. — [2] *Du souverain ou de la république*, IX. — Cf. L. Petit, satire X, *Contre la guerre*.

pouiller, se brûler, se tuer, s'égorger les uns les autres, et, pour le faire ingénieusement et avec plus de sûreté, ils ont inventé de belles règles qu'on appelle l'art militaire : ils ont attaché à la pratique de ces règles la gloire ou la plus solide réputation. »

« A voir, dit-il ailleurs, comme les hommes aiment la vie, pouvait-on soupçonner qu'ils aimassent quelque autre chose plus que la vie, et que la gloire, qu'ils préfèrent à la vie, ne fût souvent qu'une certaine opinion d'eux-mêmes établie dans l'esprit de mille gens, ou qu'ils ne connaissent point, ou qu'ils n'estiment point [1]. »

Il revient à l'idée de la gloire à propos des progrès que les hommes ont faits dans l'art de se détruire réciproquement, et il trouve les termes les plus originaux pour les mettre au service de son amère ironie. « C'est là où gît la gloire; elle aime le *remue-ménage*, et elle est personne d'un grand fracas [2]. » On dirait qu'il n'a réduit l'amour de la gloire qu'à l'un des plus tristes aspects de la vanité humaine, bien différent en cela de Vauvenargues, qui a dit entre autres choses ce mot charmant sur un sujet tant de fois traité, depuis Cicéron et Tacite jusqu'à Montaigne, Pascal et Voltaire : « [3] Les feux de

[1] *Des jugements*, XCVIII. — [2] *Des jugements*, CXIX. — [3] *Réflexions et maximes*, CCCLXXXII.

l'aurore ne sont pas si doux que les premiers regards de la gloire. »

Au surplus, La Bruyère n'a voulu retracer de ce sujet à deux faces que ce que lui a dicté la haine des maux causés aux hommes par le désir de briller d'un vain éclat dans le présent et dans l'avenir. Sa pensée est incomplète, mais elle a son originalité et sa force[1].

Malebranche a signalé avec une admirable énergie les dispositions que la réputation d'être riche, savant, vertueux produit dans l'imagination de ceux qui nous environnent. « Elle les abat à nos pieds, dit-il, elle les agite en notre faveur ; elle leur inspire tous les mouvements qui tendent à la conservation de notre être et à l'augmentation de notre grandeur[2]. »

Il a poussé le développement de son idée plus loin que La Bruyère. Il ne lui a pas suffi d'en voir le côté défavorable ; il a voulu aussi faire ressortir le bien

[1] Elle peut se compléter par ce qu'il a dit de l'influence de la gloire sur la valeur des soldats. Voir ci-dessus, p. 44. On peut appliquer à La Bruyère le mot de Tacite : « La gloire est la dernière passion du sage. » Lui aussi il a été sensible à l'éclat de la vraie gloire, et c'est bien à elle qu'il songe quand il dit de l'émulation qu'elle « rend l'âme féconde, la fait profiter des grands exemples et la porte souvent au-dessus de ce qu'elle admire. » (*De l'homme*, LXXXV). C'est ce mobile-là qui, selon La Bruyère lui-même, peut transformer un Thersite en Achille. — « Il y a des âmes sales, pétries de boue et d'ordure, éprises du gain et de l'intérêt, comme les belles âmes le sont de la gloire et de la vertu. » (*Des biens de fortune*, LVIII.)

[2] *Recherche de la vérité*, IV, 6, § 1.

moral qu'on peut tirer de l'amour de la gloire pour la recherche de la vérité. C'est dans cette vue qu'il a dit : « La passion de la gloire se pouvant rapporter à une bonne fin, il est peut-être permis à quelques personnes de se servir, en certaines rencontres, de cette passion pour rendre l'esprit plus attentif [1]. » Il est vrai qu'il ne l'a dit qu'avec une réserve et avec des restrictions qui montrent en lui, comme en La Bruyère, un homme qui se tient en garde contre les excès d'une passion souvent funeste.

C'était au reste la pensée de la plupart des grands esprits en France au dix-septième siècle, pensée toute chrétienne dans des hommes tels que Pascal, Malebranche, Bossuet et La Bruyère. Une semblable disposition devait les éloigner et les éloigna en effet du stoïcisme, de cette doctrine philosophique qui prétendit, chez les anciens, être la seule école de la grandeur d'âme, de la vraie vertu et de la solide gloire. La Rochefoucauld lui-même avait écrit en 1665 cette réflexion, qu'il supprima plus tard à la vérité : « Les philosophes, et Sénèque surtout, n'ont point ôté les crimes par leurs préceptes, ils n'ont fait que les employer au bâtiment de l'orgueil [2]. »

Tout pleins de l'esprit de leur siècle et de leurs propres convictions, Malebranche et La Bruyère ont

[1] *Recherche de la vérité*, VI, 1re partie, 3.

[2] *Réflexions morales* (Éd. de 1665, nº 105).

été beaucoup plus frappés des excès du stoïcisme qu'ils n'en ont admiré la grandeur et la force.

Cinq fois Malebranche [1] est revenu à la charge contre cette doctrine, et c'est à peine s'il croit, malgré ces attaques réitérées, avoir épuisé tous ses traits contre elle. Tantôt il accuse les stoïciens d'avoir cru que le plaisir et la douleur sensible n'étaient point dans l'âme, mais seulement dans le corps; tantôt il se raille de l'idée que Sénèque veut nous donner de son sage, et du magnifique portrait qu'il fait de Caton, portrait « trop beau pour être naturel; » tantôt il se rit des vains efforts et de la vaine éloquence des stoïciens pour prouver qu'on peut être heureux au milieu des douleurs les plus violentes, et qu'on peut être malheureux au milieu des plus grands plaisirs; tantôt il tourne en ridicule leurs prétendues preuves démonstratives que la douleur n'est pas un mal; tantôt il réduit au néant leurs prétentions hautaines dans une grave et intéressante analyse des

[1] *Recherche de la vérité*, I, 17, § 3; II, 3e partie, 4; IV, 10, § 1; V, 2; V, 4. — Montaigne (*Essais*, I, 36; II, 10, 11, 12); Descartes (*Discours de la méthode*, 1re et 3e parties); Pascal (*Pensées*, art. VIII, 1); La Fontaine (*Fables*, XII, 20); Montesquieu (*De l'Esprit des lois*, XXIV, 10); Voltaire (Éd. Beuchot, XII, p. 84. p. 96; VIII, p. 118-119; XXVIII, p. 185; XLII, p. 601) ont porté sur le stoïcisme des jugements ou contraires ou favorables à cette doctrine. Cette diversité d'idées tient tout ensemble aux divers aspects dont le sujet est susceptible et aux diverses dispositions, soit intellectuelles, soit morales de ceux qui l'ont appréciée tour à tour et de leurs contemporains.

mobiles qui les entraînent. « Leur orgueil leur soutient le courage, mais il n'empêche pas qu'ils ne souffrent effectivement la douleur avec inquiétude et qu'ils ne soient misérables. Ainsi l'union qu'ils ont avec leur corps n'est point détruite ni leur douleur dissipée; mais c'est que l'union qu'ils ont avec les autres hommes fortifiée par le désir de leur estime, résiste en quelque sorte à cette autre union qn'ils ont avec leur propre corps. La vue sensible de ceux qui les regardent et auxquels ils sont unis, arrête le cours des esprits qui accompagnent la douleur, et efface sur leur visage l'air qu'elle y imprimait; car, si personne ne les regardait, cet air de fermeté et de liberté d'esprit s'évanouirait incontinent. Ainsi, les stoïciens ne résistent en quelque façon à l'union qu'ils ont avec leur corps qu'en se rendant davantage esclaves des autres hommes auxquels ils sont unis par la passion de la gloire [1]. »

« Leur félicité, dit-il ailleurs [2], n'était qu'une idée; puisqu'il n'y a point de félicité sans plaisir, et qu'ils ne pouvaient goûter de plaisir dans les actions d'une solide vertu. Ils sentaient bien quelque joie en suivant les règles de leur vertu imaginaire, parce que la joie est une suite naturelle de la connaissance qu'a notre âme qu'elle est dans le meilleur état où elle puisse être. Cette joie de l'esprit pouvait leur soutenir le courage pour quelque temps, mais elle n'était

[1] *Recherche de la vérité*, v, 2. — [2] *Recherche de la vérité*, v, 4.

pas assez forte pour résister à la douleur et pour vaincre le plaisir. L'orgueil secret, et non pas la joie faisait bonne mine, et lorsqu'ils n'étaient plus en vue, ils perdaient toute leur sagesse et toute leur force, comme ces rois de théâtre qui perdent toute leur grandeur en un moment. »

La lutte de Malebranche contre le stoïcisme aboutit toujours au même terme, mais il l'a incessamment diversifiée. La Bruyère a mis à profit ses idées, sans adopter sa méthode. Il admet ses théories raisonnées, il les sous-entend, il les trouve peut-être même parfois trop subtiles, en tout cas il les juge à bon droit incompatibles avec sa manière d'écrire. Il en résume les principales vérités en une page substantielle, où la vigoureuse concision du bon sens égale la perfection des spirituels détails.

« Le stoïcisme [1] est un jeu d'esprit, et une idée semblable à la république de Platon. Les stoïques ont feint qu'on pouvait rire dans la pauvreté; être insensible aux injures, à l'ingratitude, aux pertes de biens, comme à celles des parents et des amis; regarder froidement la mort, et comme une chose indifférente, qui ne devait ni réjouir, ni rendre triste, sentir le fer ou le feu dans quelque partie de son corps sans pousser le moindre soupir ni jeter une seule larme; et ce fantôme de vertu et de constance ainsi imaginé, il leur a plu de l'appeler un sage. Ils

[1] *De l'homme*, III.

ont laissé à l'homme tous les défauts qu'ils lui ont trouvés, et n'ont presque relevé aucun de ses faibles. Au lieu de faire de ses vices des peintures affreuses ou ridicules qui servissent à l'en corriger, ils lui ont tracé l'idée d'une perfection et d'un héroïsme dont il n'est point capable, et l'ont exhorté à l'impossible. Ainsi le sage, qui n'est pas, ou qui n'est qu'imaginaire, se trouve naturellement et par lui-même au-dessus de tous les événements et de tous les maux. Ni la goutte la plus douloureuse, ni la colique la plus aiguë, ne sauraient lui arracher une plainte: le ciel et la terre peuvent être renversés sans l'entraîner dans leur chute; et il demeurerait ferme sur les ruines de l'univers, pendant que l'homme qui est en effet sort de son sens, crie, se désespère, étincelle des yeux, et perd la respiration pour un chien qui est perdu, ou pour une porcelaine qui est en pièces. »

Que cette fin est vraie, plaisante et habilement ménagée, après le pompeux étalage des prétentions d'un vain orgueil! Quoi de plus saisissant que cette image de la vie réelle? Quelques-uns des traits de ce tableau ont été empruntés à Malebranche[1], qui avait dit à propos de Sénèque : « Non, sans doute, la douleur ne touche pas son sage; la crainte de la douleur ne l'inquiète pas; son sage est au-dessus de la fortune et de la malice des hommes..... Les dieux mêmes peuvent être accablés sous les ruines de leurs

[1] *Recherche de la vérité*, II, 3e partie, 4.

temples, mais son sage n'en sera pas accablé : ou plutôt, s'il en est accablé, il n'est pas possible qu'il en soit blessé. » — « Mais ne croyez pas, dit Sénèque, que ce sage que je vous dépeins ne se trouve nulle part..... Peut-être même que Caton passe cette idée..... Voilà jusqu'où l'imagination vigoureuse emporte sa faible raison. Caton, tout sage et tout fort qu'il était, pouvait-il souffrir sans quelque inquiétude ou au moins sans quelque distraction, je ne dis pas les injures atroces d'un peuple enragé qui le traîne, qui le dépouille et qui le maltraite de coups, mais les piqûres d'une simple mouche ? »

C'est bien là, en effet, la vie de chaque jour avec ses faiblesses et ses contradictions ; c'est là ce qui a fait dire à La Bruyère : « Il ne faut quelquefois qu'une jolie maison dont on hérite, qu'un beau cheval, ou un joli chien dont on se trouve le maître, qu'une tapisserie, qu'une pendule, pour adoucir une grande douleur et pour faire moins sentir une grande perte [1]. »

La science des contrastes, si remarquable dans La Bruyère, ne manque pas non plus à Malebranche ; mais La Bruyère songe plus que lui à en tirer des effets de pensée et de style qui annoncent, sinon un plus grand écrivain, au moins un artiste plus soucieux de la perfection continue des détails.

L'un d'eux a manifestement exercé sur l'autre une certaine influence, quoique La Bruyère goûtât

[1] *De l'homme*, XXXI.

aussi peu que Bossuet [1] la doctrine de Malebranche. L'un pense avant tout à ses théories philosophiques, l'autre a en vue toutes les ressources du langage qui peuvent rendre ses idées plus vives, plus fortes, plus piquantes, plus variées, plus propres à produire une impression durable et profonde. Le premier [2] n'emprunte guère qu'à Descartes des principes qu'il modifie au gré de sa pensée pénétrante, hardie, imaginative et même aventureuse, qu'il exprime en un style lumineux et noble ; le second recueille de toutes parts des traits que sa ferme raison et son goût exquis mettent en œuvre.

Si Malebranche n'a pas recherché le fini des détails avec un soin aussi constant que La Bruyère, il est loin pourtant de les avoir négligés [3]. C'est ainsi qu'il a caractérisé l'esprit de Sénèque par cette comparaison pittoresque : « [4] Pourvu qu'il fasse de grands pas, des pas figurés et dans une juste ca-

[1] « Plus je me souviens d'être chrétien, écrivait Bossuet à un admirateur de Malebranche, le 21 mai 1687, plus je me sens éloigné des idées qu'il nous présente. »

[2] Il a fait quelques emprunts à La Rochefoucauld et même à Montaigne qu'il a tant blâmé. Autant en a fait Pascal dans ses *Pensées* à l'égard de l'auteur des *Essais*.

[3] *Recherche de la vérité*, II, 3e partie, 4, 5. - I, 18. - II, 3e partie, 1, § 6. - VI, 2e partie, 3. - V, 7. - IV, 6, § 3. - VI, 4, § 4.

[4] Voltaire a exprimé par la même image la stérilité de certaines discussions. « Les deux contendants tournent sans avancer, comme s'ils dansaient un menuet; ils se retrouvent à la fin tous deux au même endroit d'où ils étaient partis. (*Commentaire sur quelques principales maximes de l'Esprit des lois*, tom. L, p. 55).

dence, il s'imagine qu'il avance beaucoup, mais il ressemble à ceux qui dansent, qui finissent toujours par où ils ont commencé. » C'est ainsi qu'il a appelé Montaigne « un pédant à la cavalière, » jugement dont on peut contester la justesse, mais alliance de mots certainement expressive. C'est ainsi qu'il dit d'un homme qu'on s'empresse d'écouter, à cause de son élocution facile et de ses dehors agréables ou imposants : « Il n'y aura pas jusqu'à son collet et à ses manchettes qui ne prouvent quelque chose, » trait que n'a pas surpassé La Bruyère en disant : « L'homme qui est esprit se mène par les yeux et les oreilles [1]. » C'est ainsi que pour expliquer les effets d'une éloquence toute sensible, il a écrit avant La Bruyère et Buffon [2] : « Un passionné émeut toujours; et quoique sa rhétorique soit souvent irrégulière, elle ne laisse pas d'être très-persuasive, parce que l'air et les manières se font sentir, et agissent ainsi dans l'imagination des hommes plus vivement que les discours les plus forts qui sont prononcés de sang froid. » C'est ainsi qu'il a comparé les partisans de l'ancienne philosophie, qui « aiment et craignent volontiers les fictions de leur imagination, aux enfants [3] qui tremblent devant leurs compa-

[1] *De l'homme*, CLIV.

[2] *Des ouvrages de l'esprit*, LV. - *Discours sur le style.*

[3] Comparer Sénèque, lettre 24 et Montaigne, *Essais*, II, 12 : « C'est pitié que nous nous pipons de nos propres singeries et inventions..... comme les enfants qui s'effroient de ce mesme visage

gnons après les avoir barbouillés, » ou bien « à ces fameux Romains qui avaient de la crainte et du respect pour les fictions de leur esprit, et qui adoraient sottement leurs empereurs, après avoir lâché l'aigle dans leurs apothéoses. » C'est ainsi qu'à l'imitation de Pascal, qui avait dit : « On ne s'imagine guère Platon et Aristote qu'avec de grandes robes de pédants. C'étaient des gens honnêtes et comme les autres, riant avec leurs amis, etc. [1], » il raille un de ces admirateurs de l'antiquité qui « s'était fait une idée basse de la philosophie de Descartes, parce qu'il en avait entretenu l'auteur quelques moments, et qu'il n'avait rien trouvé en lui de cet air grand et extraordinaire qui échauffe l'imagination. » « Qu'il serait à souhaiter, ajoute-t-il avec sa fine et calme ironie, que ces sortes de gens pussent voir Aristote autrement qu'en peinture, et avoir une heure de conversation avec lui, pourvu qu'il ne leur parlât point en grec, mais en français, et sans se faire connaître qu'après qu'ils en auraient porté leur jugement! » C'est ainsi que, montrant un des aspects de l'hypocrisie, après [2] Descartes et avant l'auteur du

qu'ils ont barbouillé et noircy à leur compaignon. » — Voir aussi Pascal, *Pensées*, art. IV, 1 et art. XXIV, 96.

[1] *Pensées*, art. VI, 52.

[2] *Les Passions de l'âme*, 190. - *De la mode*, XXIV. Descartes, dans l'endroit qu'on vient d'indiquer, remarque une des suites désastreuses de l'injuste satisfaction de soi-même, à propos de « ceux qui, croyant être dévots, sont seulement bigots et superstitieux; c'est-à-dire qui, sous ombre qu'ils vont souvent à l'église, qu'ils

portrait d'*Onuphre*, il a flétri le faux zèle qui s'acharne contre la vérité, dans l'énergique et rapide esquisse où il a tracé le caractère de Voët, persécuteur de Descartes. « M. Descartes a prouvé démonstrativement l'existence d'un Dieu, l'immortalité de nos âmes,... et notre siècle lui a des obligations infinies. Voici cependant qu'il s'élève un petit homme, ardent et véhément déclamateur, respecté des peu-

récitent force prières, qu'ils portent les cheveux courts, qu'ils jeûnent, qu'ils donnent l'aumône, peuvent être entièrement parfaits, et s'imaginent qu'ils sont si grands amis de Dieu, qu'ils ne sauraient rien faire qui lui déplût, et que tout ce que leur dicte leur passion est un bon zèle, bien qu'elle leur dicte quelquefois les plus grands crimes qui puissent être commis par des hommes, comme de trahir des villes, de tuer des princes, d'exterminer des peuples entiers pour cela seul qu'ils ne suivent pas leurs opinions. »

L'*Onuphre* de La Bruyère a ceci de commun avec les gens que pousse un faux zèle, qu'il est rempli d'une secrète satisfaction de lui-même. « S'il entend des courtisans qui parlent, qui rient, et qui sont à la chapelle, avec moins de silence que dans l'antichambre, il fait plus de bruit qu'eux pour les faire taire: il reprend sa méditation, qui est toujours la comparaison qu'il fait de ces personnes avec lui-même, et *où il trouve son compte*. » Le rôle qu'il joue ici rappelle la prière du pharisien: « Mon Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes. » (Luc. XVIII, 11.) On sait que l'Évangile représente les pharisiens comme des orgueilleux et des hypocrites. L'orgueil, l'hypocrisie, la superstition et le fanatisme ne se trouvent pas toujours réunis, mais sont parfaitement conciliables. Observons, en passant, que le mot *bigot* avait, au dix-septième siècle, plus d'extension qu'aujourd'hui. D'après Ménage, Richelet et Furetière, il signifie non-seulement un dévot outré et superstitieux, mais de plus un faux dévot et un hypocrite.

ples à cause du zèle qu'il fait paraître pour leur religion ; il compose des livres pleins d'injures contre lui, et il l'accuse des plus grands crimes, etc. »

Comme le grand philosophe n'efface pas dans Malebranche le grand prosateur, le merveilleux artisan de langage ne fait pas non plus disparaître en La Bruyère le penseur original et profond. N'est-ce pas être tel que d'exprimer continuellement des pensées qui saisissent, attachent et font méditer? Or ce mérite n'éclate-t-il pas partout dans ses *Caractères?* A la vérité, ni le tour d'esprit ni le genre d'écrire de l'auteur ne comportaient le rigoureux enchaînement d'idées qu'on admire dans Malebranche. Mais une fois sa manière admise (et qui ne l'admettrait pas?), quelle sûreté de bon sens, quel art d'agréer sans cesse par divers moyens, quels trésors inépuisables de sentiments, d'idées, d'images, de tournures et d'expressions! Son génie est moins vaste, mais aussi il est moins subtil que celui de Malebranche.

Si l'on feuilletait [1] avec quelque attention des ouvrages de ses contemporains dont la plupart ne sont guère lus aujourd'hui, tels que Mlle de Scudéry, Bouhours, Rapin, Méré, Chevreau, Esprit, Furetière, La Mothe Le Vayer, Saint-Évremond, etc., on y trouverait sans doute plus d'un terme de comparaison avec des passages des *Caractères*. Faut-il s'en étonner, quand leur auteur n'a pas même dédaigné quel-

[1] Voir ci-dessus, p. 17.

quefois d'aller chercher son bien dans des ouvrages au-dessous du médiocre, quand [1] il a pris l'idée

[1] *Du souverain ou de la république*, XII. - *Histoire du ministère du cardinal de Richelieu*, 2e partie, p. 264-266. Suivant la copie imprimée à Paris, M. DCLII, petit in-12. (Par Vialart.) — Pic, auteur d'un traité de morale, pour lequel il obtint un privilége le 18 août 1680, et qu'il publia sous ce titre: *Les devoirs de la vie civile dédiés au roi*, parle en un endroit de ce livre de ce qui rend insupportables la plupart des jeunes gens qui sont nouveaux dans le monde. « C'est qu'ils veulent briller partout, qu'ils s'entêtent ridiculement de la cour, et qu'ils en imitent mal les manières lorsqu'ils reviennent à la ville; qu'ils se font un mérite d'être magnifiques en habits, en équipages, et qu'ils se rendent encore plus ridicules par les mauvais modèles qu'ils imitent légèrement, et sans les connaître que par leurs propres défauts. » (Tom. 1, p. 199-200.) La Bruyère a-t-il lu ces lignes, et d'abord ont-elles paru avant la première édition des *Caractères*? L'exemplaire dont nous les tirons a été imprimé à Lyon en 1700 (2 tomes en 1 vol. pet. in-12); c'est une nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée. Il se peut donc faire que Pic les ait écrites après avoir lu La Bruyère. D'un autre côté, celui-ci peut les avoir lues comme tant de livres médiocres sur les mœurs de son siècle. Quoi qu'il en soit, il n'avait pas besoin d'un pareil secours pour avoir l'idée de critiquer les jeunes fats dont l'impertinence travestissait à la ville les manières de la cour. Il avait assez de modèles sous les yeux pour songer de lui-même à les mettre en scène. En tout cas, ce qui est resté chez Pic à l'état d'ébauche a donné lieu sous la plume de La Bruyère à des traits dignes de son génie. Telles sont ses remarques sur « un certain nombre de jeunes magistrats que les grands biens et les plaisirs ont associés à quelques-uns de ceux qu'on nomme à la cour de *petits maîtres*; ils les imitent, ils se tiennent fort au-dessus de la gravité de la robe, et se croient dispensés par leur âge et par leur fortune, d'être sages et modérés. Ils prennent de la cour ce qu'elle a de pire: ils s'approprient la vanité, la mollesse, l'intempérance, le libertinage, comme si tous ces vices lui étaient dus; et, affectant ainsi un caractère éloigné de celui qu'ils ont à soutenir, ils deviennent enfin, selon leurs souhaits, des copies fidèles de très-méchants originaux. » (*De la ville*, VII). Incontinent après, la Bruyère pour-

première de son portrait du ministre ou du plénipotentiaire, de celui qu'il appelle un caméléon, un Protée, dans l'énumération diffuse qu'un froid

suit le développement de la même idée par un contraste empreint d'une ironie sobre, contenue, et par cela même plus incisive : « Un homme de robe à la ville, et le même à la cour, ce sont deux hommes : revenu chez soi, il reprend ses mœurs, sa taille et son visage qu'il y avait laissés : il n'est plus si embarrassé, ni si honnête. » (*De la ville*, VIII.) Il a reproduit sous un nouvel aspect sa mordante et spirituelle critique, lorsqu'il a représenté ce magistrat apprenti chasseur qui, « avec quelques mauvais chiens, aurait envie de dire ma *meute*, » qui « sait un rendez-vous de chasse, » qui « s'y trouve, » qui croit y avoir du plaisir, qui « oublie lois et procédure » au point de devenir « un Hippolyte, » qui « le lendemain à sa chambre, où l'on va juger une cause grave et délicate, se fait entourer de ses confrères, leur raconte comme il n'a point perdu le cerf de meute, » qui, pressé par l'heure, « achève de leur parler des abois et de la curée, et court s'asseoir avec les autres pour juger. » (*De la ville*, X.) Il s'y est, comme on voit, convenablement préparé, et ses confrères se sont bien recueillis, ainsi que lui, pour décider de la vie, de l'honneur et des intérêts de leurs semblables. Voilà comment à propos d'une critique des plus légères en apparence, La Bruyère grave au fond des âmes une leçon morale à jamais ineffaçable. C'est là un des procédés qui lui sont familiers. Autant Pic a été vague et superficiel dans sa critique des jeunes citadins, singes des courtisans, autant la Bruyère a été précis et profond dans l'expression d'un ridicule qu'il a appliqué aussi bien aux femmes qu'aux hommes, à celles dont la fatuité, mauvaise imitation de la cour, « est quelque chose de pire que la grossièreté des femmes du peuple, et que la rusticité des villageoises, » car « elle a sur toutes deux l'affectation de plus. » C'est à elles qu'il a songé dans cette vive et fidèle peinture d'un des ridicules les plus répandus de son temps : « Le rebut de la cour est reçu à la ville dans une ruelle, où il défait le magistrat, même en cravate et en habit gris, ainsi que le bourgeois en baudrier, les écarte, et devient maître de la place : il est écouté, il est aimé : on ne tient guère plus

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance
Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de dix sous, plus cinq sous pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa
Date due
For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of ten cents, and an extra charge of five cents for each additional day.

France sous le règne de Louis XIV. A Madrit (*sic*), chez Pierre Marteau, 1709. (1 vol. pet. in-12.) Ce que nous en avons cité est à la page 50 du premier entretien.

Clermont, typ. Ferd. Thibaud.

433
1977 x 6

Universitas
BIBLIOTHECA

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

JAN 31 1972

JUIN 18 1979

28 NOV '84

19 NOV '84

APR 06 1987

MAR 25 1988

31 JAN. 1990

17 JAN. 1990

a39003 003326104b

CE PQ 1803
.D3 1866
C00 DAMIEN, AUGU ETUDE SUR
ACC# 1388538